



Fonds Dalou Cornaglia

N° d'inventaire

Musée d'Orsay : RF2465 / INHA : MS 321 01

(1877-1896)

Inventaire analytique détaillé

Établi par

Nadège Horner, chargée d'études documentaires (sculpture)
Musée d'Orsay – service de la documentation
2022

Cet instrument de recherche a été rédigé avec un logiciel de traitement de texte. Il est en français. Il est conforme à la norme ISAD(G) et adaptable aux règles d'application de la DTD EAD (version 2002).

Introduction :

Dates extrêmes : 1877-1896

N° d'inventaire : Musée d'Orsay : RF2465 / INHA : MS 321 01

Niveau de description : fonds.

Localisation : INHA

Producteur : ce fonds est issu de l'activité du sculpteur Aimé Jules Dalou

Historique du producteur – intérêt du fonds : La Bibliothèque Centrale des Musées Nationaux conservait les 53 lettres qu'Aimé Jules Dalou envoya à l'acteur et dessinateur Ernest Cornaglia entre 1877 et 1896, et dont les premières furent envoyées d'Angleterre où il fut contraint de s'exiler jusqu'en 1879 pour échapper à sa condamnation de travaux forcés en raison du rôle qu'il avait joué dans la Commune. A travers cette correspondance on constate la grande amitié qui liait les deux hommes et l'affection que Dalou portait à Cornaglia et à ses proches. Il se confiait volontiers sur son travail et l'avancée de ses œuvres, notamment sur l'accident advenu à son grand bas-relief pour l'exposition anglaise de 1879 ou son projet pour la statue de la République qu'il préférerait ne pas dévoiler avant son achèvement. Les passages où Dalou évoque quelques-unes de ses œuvres sont mis en évidence dans la transcription des lettres. Ce fonds a été reversé à l'INHA à la fermeture de la Bibliothèque centrale des musées nationaux en 2016.

Type de versement – modalités d'entrée : Achat par les Musées Nationaux à Monsieur Cousin, neveu et héritier de Cornaglia en 1937

Présentation du contenu : 53 lettres

Mode de classement : chronologique

Langue : français.

Communicabilité : ce fonds est communicable en l'état.

Points d'accès : Aimé Jules Dalou, Ernest Cornaglia

Sources complémentaires :

- *Internes* : fonds Dalou ODO 2007-2, Dalou-Susse ODO 2011-3
- *Externes* : fonds Dalou au musée du Petit Palais, Paris

Bibliographie sommaire :

Jules Dalou, le sculpteur de la République : catalogue des sculptures de Jules Dalou conservées au Petit Palais : exposition, Paris, Petit Palais-Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, 18 avril-13 juillet 2013 ; Musée Cognacq-Jay, 18 avril-13 juillet 2013 / catalogue par Amélie Simier ; assistée de Marine Kisiel ; Petit Palais-Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, Musée Cognacq-Jay, Paris : Paris Musées, 2013

RETRANSCRIPTION DES 53 Lettres de Dalou à Ernest Cornaglia.

Collection Orsay : RF2465

INHA (anciennement Bibliothèque centrale des musées) : Ms 321 (1)

SOMMAIRE.

Année 1876 (3 lettres)	2
Année 1878 (8 lettres)	5
Année 1879 (17 lettres)	11
Années 1880-1881-1882 (5 lettres)	24
Années 1883-1884-1885 (7 lettres)	26
Années 1888-1889-1890-1891 : 8 lettres, et Années 1882-1894-1896 (4 lettres)	28

Année 1876 (3 Lettres).

1. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 19 juillet 1877.

« Mardi soir 17 juillet 77.

« 25. trafilgar square.
chelsea. S.W.

Ma foi mon vieux, je n'attends pas ta lettre et t'écris le premier, je voudrais savoir comment s'est poursuivi votre voyage, êtes vous arrivés sans accidents ? plus tôt tu me le diras, plus tôt tu me feras plaisir, cependant je ne suis pas exigeant, crois le bien, au point de ne pas comprendre que tu as bien d'autres devoirs à remplir, d'autres affections à partager. le vide est si complet autour de moi que je n'ai peut être pas grand mérite à rompre si tôt le silence entre nous.

Votre départ m'a laissé si isolé ! je le sentais bien quand j'ai vu le bateau prêt à partir aussi n'ais-je pu retenir mes larmes, c'était bien naturel j'ai vécu près de vous en une semaine ce qu'au point de vue de l'affection je n'ai pas reçu depuis plusieurs années, j'avais du reste parfois peine à y croire et me demandais si j'étais bien moi ou si je ne rêvais pas. Voir pleurer d'attendrissement, de bonheur, en être ému soi même, ma foi mon ami il y [a] si longtemps que cela ne m'est arrivé que j'avais oublié que cela put avoir lieu, ça a été une bien douce émotion pour moi, je te promets et je ne l'oublierai de ma vie. Vous reverrais-je jamais ? qui sait ! du moins sache le bien, toi et les deux êtres charmants que j'ai connu près de toi : vous m'avez donné quelques jours de vrai bonheur, du seul que j'envie et dont je suis privé depuis si longtemps, aussi je vous en suis presque reconnaissant. excuse ce vilain mot entre amis, cependant c'est un peu ce que j'éprouve, c'est comme un bienfait que j'ai reçu de vous. j'ai du vous paraître bien froid, bien réservé, je n'ai guère su vous exprimer ce que je ressentais de sympathie pour vous trois et d'admiration enthousiaste pour la grande artiste en même temps que charmante femme, dont j'ai eu l'honneur de presser la main et de recevoir le nom d'ami, que veux tu : tant de chagrins m'ont passé sur la tête depuis quelques années que j'en suis comme habitué, sans compter l'habitude de vivre au milieu d'êtres qui comme m'a dit Legros en riant dimanche soir : portent des feuilles de vigne pardessus leur paletot.

Après avoir suivi des yeux le bateau qui vous emportai, aussi longtemps qu'il fut possible de l'apercevoir à l'horizon, nous avons erré mélancoliquement au bord de la mer, à 7 heures nous étions de retour à Londres et dînions tous deux dans un restaurant de Regents street puis je rentrais chez moi brisé et m'endormis comme une brute, hier soir je suis resté à la maison et n'ai pas profité des places que Mayer m'avait donné je n'avais pas le courage de revoir la salle de Gaité Theatre sans vous, il me semble que j'aurais pleuré toute la soirée, je n'irai pas voir cette troupe, cela est certain. Le souvenir de la gracieuse Madame Chaumont est trop présent à mon esprit, je vous chercherais sur cette scène qui me paraîtrait déserte, voir jouer des inconnus à quoi bon ? est-ce comparable à cette dernière soirée si charmante d'entrain ou vous sembliez jouer pour nous seuls ? Non, je ne reverrai pas d'autres acteurs, dans cette même salle, assis dans le même fauteuil peut être, certainement non c'est impossible. Au revoir mon ami. Serre pour moi la main à Mussay embrasse Madame Chaumont et crois moi bien sincèrement à toi.

Dalou

Parle moi un peu des autres et beaucoup de toi, dis moi l'âge de la petite fille de C. Chaumont. »

2. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 27 juillet 1877.

« 217^a glebe place
Chelsea S.W.

27 juillet 1877.

Mon cher ami

Je suis très vexé de la façon dont je t'ai envoyé mon portrait sans l'avoir signé, quand j'ai fait l'envoi j'avais Legros là et une autre personne, ils m'ont fait perdre la tête si bien même que cela s'est trouvé en retard de cinq minutes pour la poste, tu dois l'avoir reçu et m'avoir traité d'animal, je l'ai bien mérité, je voulais envoyer le portrait seul c'est Legros qui m'a dit roule donc le tout ensemble c'est ce que j'ai fait comme un ecrin car tout cela ne peut t'intéresser, enfin quand tu viendras apporte-le et je te le signerai ou bien renvoies-le et tu les recevras de nouveau avec ma griffe, car je crains de n'aller vous voir de sitôt. J'ai reçu avis que le comte de P... n'avait pas réussi pour moi, on oppose toujours des formes judiciaires et l'on voudrait me voir venir purger ma contumace, ce qui est peu engageant malgré toutes les certitudes qu'on me donne, car j'ai surtout à me méfier de mon caractère peu endurant, et la moindre vexation pourrait bien m'entraîner à un éclat dont je paierai les frais c'est certain, cela demande donc sérieusement réflexion, malgré tout le bonheur que j'aurais à revoir mon pays et à embrasser les amis comme toi.

Tu vas me trouver bien lâche ! j'ai été hier soir avec Legros, De Nittis et sa femme à Gaiety Theatre J'avais demandé des places à Mayer et j'ai eu le plaisir de voir que Madame De Nittis s'y est amusée, comme c'était principalement pour lui être agréable que de l'avoir fait j'en ai été content, c'est une charmante dame, son mari est très gentil aussi, et c'est maintenant le seul endroit où j'oublie un peu de mes chagrins qui sont grands, je te l'assure mon pauvre ami. Je vais avoir ma petite fille pres de moi pour quelques jours mais je crains bien que ce soit sans sa mère ! et je l'aime toujours ! Juge de ma tristesse. Allons assez.

J'ai reçu une charmante lettre de Madame Chaumont je n'ai pu y répondre encore mais vais le faire aujourd'hui même. Comment vas-tu maintenant ? bien j'espère. Donne nous vite de tes nouvelles, je crois que Legros a envoyé ton portrait l'as-tu reçu ? D'il était là il joindrait ses amitiés aux miennes, nous causons bien souvent de toi, de vous plus tôt. une bonne poignée de main de ton vieil ami.

Dalou »

3. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 30 août 1877.

« 30 Août 1877.
217^a glebe place
Chelsea S W.

Mon vieux Cornaglia,

Non je ne t'ai pas écrit en Suisse et certes j'ai eu tort mais tu vas comprendre de suite et pardonner j'en suis convaincu, quand tu sauras que ma femme et ma fille sont avec moi depuis trois semaines, hors, depuis ce temps j'ai tout négligé, même les amis en comptant sur leur indulgence, ai-je mal fait ? j'ai pourtant pensé souvent à toi et à la bonne semaine que nous avons passé ensemble à Londres avec Chaumont et Mussay, cependant je n'ai pu trouver le temps d'écrire, Pour le buste ma seule négligence n'a pas tout fait, l'ouvrier qui avait à tourner le piédouche m'a fait longtemps poser, je l'ai enfin, et vais m'occuper demain sans faute à fixer la terre dessus, laquelle est bien cuite d'ailleurs, quand tu verras Madame Chaumont tu lui feras mille excuses de ma part pour ce long retard j'espère qu'elle ne m'en voudra pas trop ce qui me ferai grand peine si cela était.

Mon affaire de France ne marche toujours pas aussi vite que je l'aurais désiré, tout cela est plein de complications qui seraient trop longues à conter ici, on s'occupe en effet très activement de moi j'en suis convaincu. Malheureusement la situation politique est momentanément peu faite pour résoudre ce problème, puis je crains que l'on ne s'embarbouille dans des petits détails enfantins, enfin jusqu'à présent pas de résultats définitifs voila ce qu'il y a de clair.

À propos de tes yeux qui je l'espère ne sont nullement malade, permets moi de te donner un conseil basé sur l'expérience, je tiens d'oculistes sérieux ; que de 35 à 40 la vue chez l'homme se modifie, du moins c'est la moyenne, et qu'il ne faut jamais se poser sur le nez des lunettes quelconques, le choix des lunettes étant une chose plus délicate et plus sérieuse qu'on ne se l'imagine généralement il faut toujours consulter un médecin spécialiste capable, une mauvaise paire de lunettes peut nous gêner la vue et le neuf dixième du temps un œil est différent de l'autre et nécessite un verre de numéro différent, si

bien que le plus souvent on a des verres qui ne vont ni à l'un ni à l'autre œil, on voit un moment, puis la vue se fatigue doublement et s'affecte, on ne saurait prendre trop de précautions en pareil cas. C'est ce que je te conseil de faire, je te parles de cela savamment crois moi.

Si le hasard te faisait rencontrer quelques amis à Paris garde moi je te prie l'histoire de ma brouille de famille.

L'esquisse pour la Reine est trouvée depuis longtemps je m'en suis tiré a mon honneur tu en jugeras mieux que moi du reste car a la première occasion je compte t'envoyer la photo de la chose, je vais me mettre a faire les études pour l'exécution de ce groupe, puis dans un mois je pense je me mettrai a la figure de baigneuse en grand. beaucoup de projets comme tu vois point de paresse écris moi toujours de temps en temps cela me fait plus plaisir que tu ne crois de penser que tu ne m'oublie pas.

Au revoir mon ami, espérons que bientôt nous pourrons de nouveau nous serrer la main.

Tiens moi au courant de ce qu'il advient de tes affaires cela m'intéresse beaucoup. A toi mon vieux.

Dalou »

Année 1878 : 8 Lettres.

4. Lettre adressée à Cornaglia, le 3 janvier 1878.

« 217^a glebe place
Chelsea. S.W.
3 janvier 1878

Mon cher Cornaglia,
tu es bien gentil de ne pas m'en vouloir de mon silence, je pense bien souvent à toi, je me promets de t'écrire et ne le fais pas, la vérité est que n'ayant rien de nouveau ni rien de bon à dire le mutisme est peut-être ce qui vaut le mieux, cependant mon pauvre ami j'ai au moins de plus que toi le bonheur de pouvoir tant bien que mal, trouver un dérivatif à mes ennuis dans mon métier, c'est énorme ; a ce propos ta lettre m'a bien fait peine, une si longue inaction doit peser bien lourdement sans compter l'inquiétude que cela doit te causer, mais cela ne peut durer longtemps encore et je veux croire que bientôt tout cela va changer avantageusement pour toi.

reçois à ce sujet mes meilleurs vœux pour l'année qui commence, aurais-je en 78 le plaisir de te serrer la main la-bas ? je t'assure que je l'ignore absolument, tu peux voir toi même par les derniers événements le peu de confiance à accorder à la parole de certaines gens et le danger qu'il pourrait y avoir pour moi à me fier à de simples promesses pour remettre les pieds sur le sol Français, quant aux grandes mesures qui me permettraient de le faire avec d'autres exilés je ne fonde la dessus aucun espoir pour le présent, en attendant crois que je serais toujours bien heureux d'avoir de tes nouvelles qui j'espère seront bonnes a ta prochaine lettre.

Sois assez bon pour faire mes amitiés à M^{me} Chaumont prie la de m'excuser de ne l'avoir pas félicité de son grand succès dont j'ai cependant été bien heureux, une poignée de mains à Mussay et crois moi bien sincèrement ton ami.

Dalou ».

5. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 6 avril 1878

« 217^a glebe place
Chelsea S.W.
6 avril 1878.

Mon cher ami

je voudrais bien avoir de tes nouvelles, que fais tu ? que deviens tu ? tu dois être depuis longtemps de retour de Monaco et, je l'espère, enfin fixé quelque part comme tu le désire, écris moi si tu as un moment car après nous être perdu de vue de si longues années et le plaisir que nous avons eu à nous revoir nous n'allons pas nous reperdre encore n'est-ce pas ? j'en serais pour ma part bien chagrin. Je n'ose espérer te voir venir cette année à Londres, je crains même fortement qu'aucune troupe française ne joue ici cette saison, l'exposition Universelle va amener à Paris tous les étrangers et les artistes les plus chéris du public ne seront pas abandonnés aux autres capitales, en conséquence je dois donc pour 1878 me contenter du bruit de vos succès et des quelques lettres que mes amis voudront bien m'écrire, ce n'est pas peu d'ailleurs, cela et mes morceaux de terre glaise aidant, j'attendrai patiemment qu'un meilleur vent nous pousse dans les bras l'un de l'autre.

La petite cigale ne viendra sans doute pas cet été chanter aux rayons du soleil anglais, cet astre sans chaleur ! N'importe, l'écho de sa chanson est encore là, j'ose a peine dire dans mon cœur, cela est cependant, dis lui, veux-tu ? Que je dépose un baiser sur ses petites pattes ; son souvenir est toujours un des plus charmants que je garde.

peut-être voudrais-tu savoir un peu ce que je fais, tu vois j'avoue ma fatuité, eh bien je termine le groupe de la Reine tu verras cela bientôt par photographies, je fais le buste d'un vieux monsieur très

laid et enfin toutes les inepties que mon agréable métier comporte. je n'ai rien envoyé cette année pour l'exposition anglaise, j'aurai le groupe exposé dans une galerie privée.

A bientôt des nouvelles n'est-ce pas ? au revoir mon ami je t'embrasse bien affectueusement.

Dalou

La main à Mussay. »

6. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S' Lazare/ Paris [adresse raturée] Lille », tampon de la poste datant du 22 avril 1878

« 217^a glebe place
chelsea
S.W.

22 avril 1878.

Les beaux œufs de Pâques que j'ai reçu là mon bon vieux ! j'en ai été touché aux larmes, les bonnes lettres ! le joli portrait ! il va falloir que tu embrasses Chaumont pour moi, et bien fort, puis tu serreras la main à Mussay en attendant que je puisse le faire moi même, je vais leur écrire mais commençons par toi : j'ai été bien peiné d'apprendre ce que tu me dis de la santé de ton père et prends bien part a ton chagrin de ne pouvoir rester près de lui en trouvant un bon coin à Paris, comme tu le mérite certainement, je ne puis comprendre ton manque de chance mon pauvre ami, et veux toujours esperer qu'il n'en sera pas longtemps ainsi, plus on vieillit plus on voit, n'est-ce pas ? que la vie est loin d'être souvent charmante.

Si mon ami, j'ai ma femme et ma petite fille près de moi, et si déshéritée que soit la pauvre enfant, je n'en ai pas moins un grand bonheur a la voir grandir a mes côtés, elle joue du matin au soir tout travail intellectuel lui étant interdit, elle a de l'espace, du grand air et tout le confortable désirable, quand parfois elle vient sauter sur mes genoux en me passant son bras au cou, j'oublie bien des ennuis et me trouve bien récompensé des quelques sacrifices que j'ai du faire pour en arriver là, de tout ceux d'ailleurs qui m'avaient le plus coûté l'éloignement momentané de Legros avait été le plus pénible quoique pour moi c'était une question de temps rien de plus, comme deux amis séparés par un voyage plus ou moins long.

Malheureusement il vient par sa propre conduite a mon égard donner raison a des opinions sur lui, qu'il me devient impossible de combattre aujourd'hui, j'apprends par l'effet du hasard, que depuis plusieurs années et tout récemment encore il se fait voir de tout côtés avec un misérable qui a été chassé de chez moi et de la conduite duquel il n'ignore aucun détail, tant que nous nous sommes vu il me l'a toujours caché, je ne l'en croyais pas capable je l'avoue, nous pourrions nous revoir n'importe quand, l'intimité est brisée entre nous c'est fini, je le trouve par trop fille de joie car en cette circonstance il n'a nulle excuse, et pour lui même il est regrettable de voir un homme de sa valeur se vautrer dans de pareilles amitiés, car la personne dont je parle ne jouit de l'estime de qui que ce soit qui l'a pu approcher. j'étais d'autant plus en droit d'attendre autre chose que cela de la part de notre ami qu'il sait fort bien qu'un jour pour toute réponse à un monsieur avec qui il est fâché et qui m'invitait à l'aller voir, j'ai dit simplement : Monsieur, Legros est mon ami.

trèves de potins, je t'embrasse mon vieux Cornaglia et t'envoie mes vœux les plus sincères pour ce que tu peux désirer pour toi et les tiens.

Dalou

j'ai eu l'article en question. Merci [phrase écrite en travers sur le côté]
bien entendu mon ami je laisse a ton tact le soin de choisir ce qui peut être repeté dans ce que je te dis plus haut, aussi bien que la façon dont cela peut être fait. JD. »

7. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 22 juin 1878.

« 217^a glebe place
chelsea.
S.W.
22 juin 78

Mon cher ami

Bonne et mauvaise lettre tout a la fois puisque les nouvelles pour toi sont toujours tristes, j'en suis bien peiné crois le bien, je m'inquiétais déjà et m'apprêtais à t'écrire mes craintes ne se confirmant que trop, cependant une lettre de toi est toujours une consolation,

quand a ce qui me concerne, tu as du voir dans mes lettres a Mussay que j'avais peu d'espoir quand a présent aussi n'y a-t-il pas déception pour moi, je ne suis pas tout a fait de ton avis en ce qui touche l'amnistie complète, je ne la crois pas si proche, en supposant même qu'elle ai jamais lieu, mais je repose mon espoir sur une amnistie partielle, ou des grâces dans un cercle plus élargi, et surtout dans une décision du sénat ou de la commission des graces autorisant l'effacé complet du jugement par contumace sans présentation du condamné, bref nous verrons, il ne faut pas que cela empeche ou Chaumont ou Mussay de m' écrire qu'il n'aillent pas craindre de me faire de la peine en m'arrachant une illusion, je suis un peu blindé, et n'ai guere d'illusion de ce côté je l'ai dis assez nettement au début, mais quoiqu'il arrive mon amitié pour eux n'en peut être que doublé par la reconnaissance que je leur ai déjà

je n'ai pas revu ch. Dilke duquel je n'attends du reste aucune réponse car il me fait l'effet du bourru bienfaisant. le groupe de la Reine est en place depuis jeudi, elle a du le voir ce matin, j'attends donc ses impressions, nous allons voir comment elle va les manifester.

Fais mes sincères amitiés a Chaumont ainsi qu'a Mussay et crois moi toujours ton vieil ami.
Dalou »

8. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris [adresse raturée] Dieppe », tampon de la poste datant du 22 août 1878.

« 217^a glebe place
chelsea. S. W.
21 aout 1878

Mon cher Cornaglia,

Pourquoi depuis longtemps ne m'as-tu pas donné de tes nouvelles ? j'espere au moins qu'il ne t'es rien arrivé de pire et je veux croire au contraire que les occupations t'ont seuls empeché de m'écrire, es-tu plus content ? je serais heureux de l'apprendre. j'ai envoyé hier soir une lettre a Mussay dont je n'ai pas eu la moindre nouvelle (si ce n'est par toi) depuis que je lui ai expédié les fameux renseignements qu'il m'avait demandé sur mon compte. hors, le moment est venu ou j'ai besoin de savoir (s'il est possible) la réponse précise de Gambetta oui ou non est il possible selon lui d'obtenir quand a présent la grâce d'un contumax ? pour moi le non n'est pas douteux je l'ai dis en commençant mais enfin s'est-il prononcé nettement ? là est la question, que sont devenu les papiers que j'ai envoyé ? en a-t-il pris connaissance ? qui les possède maintenant ? voila en précisant moins les questions ce que je demande à Mussay, j'ai peur que l'un de vous soit en tournée c'est pourquoi j'écris aux deux car j'aurai besoin d'une reponse immédiate c'est à dire que je serais très heureux de savoir ça samedi prochain (la poste n'est pas distribué dimanche a Londres tu sais) voici donc le service que j'attends de toi ou de Mussay et qui m'obligeras beaucoup, cela doit guider ma conduite, Dimanche matin je compte avoir une entrevue avec quelqu'un a qui j'aurai certaines réponses a faire a ce sujet et tout en gardant pour moi ce que vous m'aurez fait savoir, néanmoins j'aurai un guide sûr pour causer avec ce monsieur.

Qu'ajouterai-je ? pas grand-chose a te dire de nouveau, l'année a été beaucoup meilleure que les précédentes, Dieu merci, si je me suis retiré sous ma tente un peu a regret d'abord, aujourd'hui je m'en félicite grandement, j'ai buché comme un sourd et le résultat sera bon je crois, j'espère du moins, enfin nous verrons.

parles moi de toi je t'en prie, tu sais que ce qui peut t'advenir d'heureux ou de triste me touche infiniment

A toi mon ami.

Dalou »

9. Enveloppe adressée à « France/ Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 29 août 1878.

« Jeudi 29 aout 1878

217^a glebe place
chelsea. SW

Mon cher Cornaglia,

j'aurais répondu a ta bonne lettre immédiatement si tu n'avais pas oublié de me donner ton adresse a Dieppe,

tu as tort de craindre m'ennuyer en me contant tes ennuis je comprends ta suceptibilité a ne pas écrire a tes amis mais je parle pour les autres et non pour moi, je sais un peu ce qu'est le cote dur de la vie et prends bien part a ta peine sois en convaincu, ne crains jamais de m'importuner en me contant tes chagrins et crois au contraire que je me montrerai très sensible a cette marque d'estime de ta part. Mon bon ami, puisque tu veux bien être assez aimable pour aller voir Coquelin et tacher si possible de savoir quelle fut la réponse de Gambetta (s'il en fit une) ce dont je doute, eh bien je t'en serais très reconnaissant. Voici mes raisons elles sont entre nous : je savais d'avance que toutes démarches seraient infructueuses et j'étais convaincu que ce maître opportuniste ne trouverait pas opportun même de répondre. excuse moi si je blesse tes sentiments a son égard, j'ignore absolument ce que tu penses en politique et si tu as quelque admiration pour certains hommes de ce monde, quand a moi ma profession de foi est toute entière dans ce vers de Musset « Je ne fais pas grand cas des hommes politiques » hors donc je suis au regret d'avoir consenti a cette dernière démarche, je pensais voir Ch. Dilke dimanche dernier, je ne l'ai pas vu, mais comme il va partir pour la France dans quelques jours je serai obligé avant son départ de traiter cette question avec lui ; Gambetta lui avait fait cette réponse a sa demande de s'occuper de mon affaire ; eh bien dites lui qu'il m'écrive, or je ne veux justement pas écrire, d'ailleurs écrire quoi ? une lettre de sollicitations ? une demande de grâce ? enfin quoi ? voila ce qu'il n'a pas dit et ce qu'on ne peut me spécifier, cette eau bénite de cour est trop claire, non, bien loin d'employer de nouvelles influences j'en veux finir avec toutes ces balançoires. crois bien que néanmoins j'en étais très reconnaissant a tous ceux qui auraient voulu me rouvrir les portes de la France mais ce sont toujours ceux qui ne peuvent pas ces choses la qui les désirent.

Ainsi vois cela, tu as toute ma confiance, si tu peux avoir les papiers que j'ai eu le tort d'envoyer brûle les, remercie Coquelin pour moi et puis que personne ne se dérange plus ce sera mieux, j'attendrai, je travaille a force et prépare pour les années qui vont suivre force bonnes choses (s'il est possible) ça fait que le jour ou les portes forcées par l'opinion publique (cette grande enfonceuse de porte) s'ouvriront d'elles mêmes j'aurai quelque chose de tout près pour le salon de cette année la. j'ai quelques travaux et jouis des charmes de la vie de famille et de travailleur avec grande joie, je suis honteux de me dire heureux a coté de toi mon pauvre ami, mais la malchance dure depuis si longtemps dans tes affaires qu'elle doit être lasse et bientôt tu auras de meilleures nouvelles a me donner j'en suis convaincu.

je t'envoie mes amitiés bien sincères

Dalou »

10. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du ?? septembre 1878.

« 217^a Glebe place
chelsea S.W.
5 7^{bre} 1878

Mon cher ami

Excuses moi de n'avoir répondu immédiatement a ta bonne lettre en te remerciant comme tu le mérite pour ta promptitude et la façon dont tu as rempli la mission dont je t'avais chargé.

Le nombre des lacheurs est en effet bien grand (tu le sais mieux que moi mon pauvre ami) aussi est ce avec une bien grande joie qu'on retrouve un ami tel que toi et grande est l'estime en laquelle on le tiens. Je regrette que ce diable de Coquelin n'aie pas voulu te rendre ces papiers et surtout qu'il pense a tenter quoique ce soit d'un autre coté, si tu voyais un moyen quelconque de le dissuader de cela, ma foi je l'avoue que j'en serais très heureux, mais je m'en repose sur toi pour cela, si tu as l'occasion de le voir ou de lui écrire (ce que je n'ose faire ne le connaissant pas) dis lui bien que je le prie instamment de n'en rien faire, que cela me désobligeras, en effet vois tu mon ami, ces fausse démarches réitérées ne font que mauvais effet pour moi et tous ces braves gens croyant travailler en ma faveur me font, je le crains, plus de tort que de bien, c'est le pavé de l'ours.

1° je suis certain de leur non réussite et 2° (si cela pouvait arreter Coquelin j'en serais heureux) je ne m'engage nullement a accepter une grâce a l'avance, sans savoir a qui je la devrais, c'est charmant vis-à-vis de lui, mais ses amis que je n'ai pas l'honneur de connaître je ne puis accepter leurs services, il se peut fort bien que je ne veuille rien devoir a tel ou tel tu comprends cela ? aussi quand l'occasion se présentera je compte sur ton amitié pour éteindre s'il se peut toute cette affaire, j'ai refusé hier a Dilke d'écrire quoique ce soit a Gambetta qui d'ailleurs ne veut rien et ne peut rien (j'en ai acquis encore ces jours derniers la preuve) mais, qui ne veut rien dire pour ne pas se compromettre ni laisser croire qu'il a moins d'influence qu'il ne parait. Oh ! la roublardise est une belle science.

remercie pour moi et Coquelin et Chaumont et Mussay a qui je suis très reconnaissant ne serait ce que de la bonne intention et du désir de m'avoir près de vous tous qui les a fait agir, mais nous en resterons là s'ils le veulent bien, qu'ils conservent pour moi leur bonne amitié et leurs bons souvenirs comme je fais moi-même et ne perdons ni les uns ni les autres l'espoir de nous embrasser un jour la bas dans notre vieux Paris, pour moi j'en ai la conviction ce jour viendra il faut savoir l'attendre c'est tout, suis-je après tout si a plaindre ? j'ai mon métier qui me charme et la sincère affection de ma femme qui me console et me prête un concours si efficace que je ne puis rien désirer de plus.

ne m'en veux pas du tout de parler de moi et fais en autant dans ta prochaine lettre, ne crains jamais que je sois fâché de quoique ce soit, ne crains pas non plus de jamais me dévoiler la vérité si pénible ou amère qu'elle puisse être les incertitudes seules m'étant insupportables.

je t'envoie mes meilleurs vœux pour ta famille et toi mon vieil ami, vœux qui je l'espère ne tarderont pas a se réaliser et prends encore cette bonne poignée de mains.

Dalou

j'écrirai un mot a Chaumont ces jours ci en attendant embrasse la de ma part et fais mes amitiés a Mussay. »

11. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 27 octobre 1878.

« 217^a glebe place
chelsea
26 X^{bre} 1878

Mon ami c'est a mon tour de craindre que tu ne sois fâché contre moi, j'ai été bien négligent, tu dois m'en vouloir, j'aurais cependant eu du plaisir a voir ton ami, j'ai peur qu'il soit venu et reparti, si cependant il n'en est pas ainsi, donne lui l'adresse de mon atelier et sois convaincu que je serais très heureux de causer de vous tous avec lui, ta lettre m'a fait plaisir et peine, j'aurai désiré apprendre de meilleures nouvelles de toi, de ta situation, je n'ose guere te parler de cela car je crains que les

consolations amicales qui certes ne doivent pas te manquer, te fatiguent à la fin et te semblent banales, sois cependant convaincu que je prends bien part à tes ennuis et fais les meilleurs souhaits pour les voir finir.

Tu désires savoir ce que je fais, mon dieu, j'ai quelques bouts de travaux, ce qui est énorme par le temps qui court, les artistes d'aucuns pays ne semblent guère satisfaits, la Reine a été contente et ma demandé autre chose, mais c'est toujours petit, petit comme tout, à vrai dire je suis mécontent de moi et de ce que je fais, je me sens voilé, hors d'atmosphère, excuse ce cri du cœur et garde le « entre nous » - malgré tout si tu as l'occasion de voir Coquelin, dis lui qu'il m'obligera en te rendant les papiers en question, très sincèrement, j'aimerais mieux cela, tu comprends bien que ce n'est pas avec toi que je m'amuserais à faire la pucelle, si je désirais qu'il s'occupe de mon affaire je te le dirais franchement. Le docteur Cadet Gassicourt qui a soigné ma petite fille il y a deux ans, m'a fait des offres de services que j'ai accepté mais sans beaucoup d'espoir non plus de ce côté, pourtant mon pauvre vieux je t'assure que si je pouvais me retremper un peu la bas près de vous, je reprendrais des forces, comme Antée en touchant la terre maternelle, vrai c'est dur ! n'en parlons plus, garde ça pour toi n'est ce pas ? ça ne regarde personne et puis vois tu si on savait que je m'ennuie que je crève d'exposer en France, je connais mes petits camarades, ils retarderaient mon retour s'ils le pouvaient ou tout au moins s'en réjouiraient de bon cœur, je n'ai pas beaucoup d'illusions comme tu vois mais sache le bien ça se base sur des faits ne vas pas pour cela me croire misanthrope il n'en est rien je t'assure. Au revoir mon ami fais mais amitiés bien sincères à Chaumont et à Mussay et crois moi toujours bien sincèrement à toi
Dalou »

Année 1879 : 17 lettres.

12. Lettre adressée à Cornaglia, le 20 janvier 1879.

« 217^a Glebe place
Chelsea, S.W.
20 janvier 1879.

Mon cher ami, je suis un peu inquiet, je te l'avoue, de ton silence, je crains ou que tu ne m'en veuilles de ma négligence dernière ou qu'il te soit arrivé quelque chose de fâcheux, rassure moi si tôt que tu le pourras tu me feras grand plaisir.

Pourrais-je bientôt vous revoir ? pourrais-je bientôt aller vous embrasser ? les événements semblent vouloir cette fois répondre oui, encore un petit effort messieurs de la chambre et du sénat ; il ne faudrait peut être qu'une ou deux personnes de la société qui commencent pour encourager les autres n'est ce pas ? en attendant l'espoir s'est réveillé en moi tout de bon, crois tu dis donc ! s'ils allaient enfin nous permettre de déjeuner ensemble dans un petit coin de restaurant à 32 patards ! qu'elle noce mes enfants ! cependant si ça rate, ce qui se pourrait parfaitement après tout, mon Dieu ! je me venge sur la terre glaise, je gratte, je gratte, jusqu'à ce qu'elle fume ! on fait ce qu'on peut.

je t'écris ce soir avec plus de satisfaction de mon humble personne que je ne l'ai fait la dernière fois. Je viens de finir le modèle d'un groupe pour une fontaine qui sera érigé à Londres derrière la bourse, c'est pas très modeste ce que je vais te dire là, ma foi j'en suis moins mécontent que d'habitude, laisses moi te dire cela, dans quinze je t'écrirais peut être : eh bien mon vieux c'était encore un four, c'est généralement comme ça que mes impressions se succèdent eu égard à mes morceaux de terre et de plâtre.

Chaumont toujours grand succès, ce qui ne surprend personne et fait toujours le plus grand plaisir au malencontreux sculpteur qui l'a si maladroitement bustifié, embrasses la de ma part, tu seras bien gentil et dis à Mussay que j'espère plus que jamais aller bientôt lui serrer la main, plaise à Mr Dufaure, ce ministre d'une justice qui pour être sévère n'en est pas beaucoup plus juste. Mais je plaisante comme si j'étais déjà labas, avec vous, tandis qu'il faudra voir, en attendant qu'un meilleur vent souffle du ciel ou de la terre, je t'envoie mes amitiés bien sincères malgré toutes les négligences dont je suis coupable à ton endroit, ne m'en veux pas et dis le moi vite, ton ami Dalou »

13. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du ? janvier 1879.

«217^a glebe place
Chelsea
S.W.
30 janvier 79.

A l'heure où je t'écris, mon vieux Cornaglia, vous avez peut être un nouveau président de République, car ce matin les journaux anglais disaient que la crise devait se dénouer aujourd'hui, il est vrai que ce n'est pas une raison pour que ça arrive, ce serait cependant bien à souhaiter pour le bien du pays je crois ; j'ajouterai que si le maréchal s'en allait je ne mouillerais pas beaucoup de mouchoirs, pour le bien qu'il m'a fait personnellement tu comprendras que mes regrets ne soient pas les plus profonds, quoi qu'il en soit si ça pouvait au moins changer nos situations à tous deux j'en serais bien heureux, et le seul moyen que je vois pour cela, serait que tu le remplace ça te ferais ton engagement désiré, dans la capitale (Rôles marquis) puis comme j'espère que tu m'inviterais à venir prendre un de ces matins une tasse de café à l'Elysé nous aurions le plaisir de crier vive la République en duo quand viendrait la fine champagne.

Ne vas pas m'en vouloir de plaisanter un peu il y a si longtemps que nous échangeons des lettres peu joyeuses qu'il faut me passer cet instant d'humour (pour parler presque anglais). Maintenant soyons

sérieux ; je vais te parler a cœur ouvert : je t'assure que je trouve bien charmant de ta part le bon vouloir que tu mets a t'occuper de moi pour ma rentrée, mais sincèrement je voudrais que tu n'en fasse rien, cela d'abord ne peut que te donner de l'ennui du dérangement. Mais la n'est pas encore la question, le grave est que cela ne peut reussir, je t'assure les renseignements précis que j'ai la dessus le prouvent surabondamment. il faut tout attendre d'une amnistie partielle ou complete mais non pas de demarches quels qu'elles soient. il faut demander sa grâce directement, ou par un parent, ce qui est la même chose exactement, or les démarches déjà faites pour moi n'ont eu pour resultat que de faire savoir que je refusais absolument l'un de ces deux moyens, ce qui m'a fait plus de mal que de bien, car le peu de dignité qu'un homme possède ne lui compte a notre époque et surtout dans ce cas que comme une mauvaise note. d'ailleurs la grâce ne rend pas les droits civils et politique c'est une farce lugubre et cruelle tout simplement. l'on reste sous l'action de la police, c'est monstrueux, voila mon opinion. Je t'en prie ne te blesse pas de ce que j'écris là, ce serait d'ailleurs prendre les chose au rebours car tu sais bien que je ne puis qu'être touché de ce que ton amitié fait et désire faire pour moi, seulement le passé l'a prouvé déjà plusieurs fois, c'est faire fausse route, la seule, la vrai, c'est la grande route c'est l'amnistie il n'y en a pas d'autre, tu connais mes opinions sur un certain nombre de proscrits et ma conduite vis a vis d'eux depuis que j'ai pu apprendre a les connaître en fait suffisamment foi, néanmoins cela n'ébranle nullement ma conviction sur la mesure a prendre, pour quelques gens tarrés de plus ou de moins le péril n'est pas énorme quel est le parti qui n'en compte par milliers ? il me reste a peine la place pour te serrer bien amicalement la main en te souhaitant une chance meilleure pour ce que tu désire, esperons vois tu que je pourrai bientôt aller te voir débiter sur une bonne scène a paris et t'applaudir de tout cœur

bien a toi

toujours amitiés a Chaumont et Mussay Dalou »

14. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 25 février 1879.

« 217^a glebe place
chelsea
25 fevrier 79.

Eh bien mon viel ami!

tu vois, voici encore une deception, je ne parle pas pour moi, tu sais si je suis résigné et combien depuis longtemps j'ai appri par experience a laisser l'esperance a la porte, d'ailleurs, dans cette nouvelle loterie dite nationale (car au fond ce n'est pas autre chose) que vient de voter la chambre) peut-être mon numéro sera-t-il gagnant, n'importe, mon deuil en est déjà fait, ayant peu l'habitude de compter sur le hasard. non, cette fois la deception est pour le pays entier, pour tous ceux, et le nombre en est grand, chez qui l'enthousiasme etait au comble en voyant le succes des élections sénatoriales completé par le depart de M^e Mahon et son remplacement par un républicain convaincu, tous ceux la avaient esperé, avaient cru qu'enfin la France allait etre debarrassée pour longtemps des haines et des récriminations de partis et que seule l'acrimonie serait bannie tout de bon ; nos hommes d'etat pouvaient faire cela, ils pouvaient signer une page admirable dans l'histoire, jamais plus belle occasion ne s'était offerte, jamais peut-être elle ne se representera, de quel éclat de grandeur ! de quel rayonnement de majesté fière et superbe ces gens pouvaient éclairer ce beau jour ! en y attachant a tout jamais leurs noms, et dire qu'ils ont manqué cela ! quel don magnifique de joyeux avenement pour la Republique Française et pour son président ! sur quel sommet il pouvait la placer en s'y plaçant eux mêmes ! dire que pas un d'entre eux n'a compris que ce n'était pas seulement l'amnistie absolue pour tous les 16 mai les 18 mars et les 31.8^{bre} qu'il fallait voter, mais qu'il fallait décréter en même temps et d'enthousiasme la grande fête nationale de la République, la Fête de la concorde !! et attendre pour la célébrer que tous ceux qui sont la bas par de la les murs puissent venir prendre leur miette de ce gateau d'une fête cent fois plus belle et plus touchante que celles que l'histoire a jamais pu retracer dans ses annales, nos pères n'ont connu pour leur pays que la révolution, la période d'enfantement, aujourd'hui l'enfant est là, on pouvait lui faire un si beau baptême ! et ce n'était pas trop de quelques sourires, de quelques larmes attendries pour laver tant de sang versé ! mais non, pas un éclair de génie n'a illuminé un de ces fronts, quel malheur !

la chose est irrémédiable, il est trop tard déjà, pouvant ouvrir la voie a tous les beaux et grands sentiments a toutes les vues larges, ils l'ont fermé au contraire et toutes les mesquineries vont subsister, Ah ! il n'en faut pas plus pour faire une génération superbe ou pitoyable si l'on pense a ce qu'il découle pour une nation d'une décision semblable, mon cœur saigne je t'assure en y pensant car je suis profondément convaincu que toutes ces étroitesse vont rejaillir cruellement sur l'avenir de notre pays et sur celui de la république a laquelle par deux fois en 70 et 71 j'avais fait le sacrifice de ma vie prêt que j'étais a verser mon sang pour celle qui devait nous donner a tous pain, concorde, travail, et nous ouvrir une ère nouvelle, ere de foi et d'amour, de joie et d'enthousiasme ; Hugo dans patria dit : son bras ancien dressé,

forme le noir passé,

c'était ce qu'il fallait faire et ce qui pouvait être fait et fait sans crainte, sans arriere pensée, la loi était là pour le lendemain, plus forte, plus grande, plus armée, plus respectée que jamais, car au lendemain d'un tel jour combien plus grand n'eut pas été le tort de l'audacieux qui l'aurait offensé oui c'était armer la loi c'était donner a son épée une trempe nouvelle et pure, en même temps qu'un éclat inouï a cette jeune République, il ne l'ont pas compris ! quel chagrin de voir que tout cela est perdu, perdu sans retour ! pour nous proscrits peu importe ; la vie n'est pas tellement longue et tot ou tard nous sommes surs d'une delivrance qu'au moins la mort ne nous refusera pas elle, mais la France, mais la République c'est pour elle c'est pour sa gloire, pour sa prospérité qu'il la fallait cette amnistie absolue et pour tous. Pas un homme de genie n'honore en ce moment la tribune française, on a plaidé cette cause comme on en plaidé pour un mur mitoyen, au lieu comme on l'a fait de se jeter des epithetes ou des accusations a la tête, de citer des noms, de rappeler des faits etc....

un grand orateur eut pris la question du plus haut et planant dans des sphères plus élevées, au dessus de toutes ces questions de personnalités mesquines au lieu de faire des citations historiques il eut réclamé l'honneur pour ce nouveau gouvernement d'un oubli sans précédent et si son cœur eut battu a l'unisson de celui de la France certes il eut trouvé la phrase émue qu'il fallait pour toucher ces chicanons endurcis qui n'ont que des usages judiciaires a la place du cœur et dont la frayeur obscurci la vue ; c'est malheureux et c'est grave, a cause d'eux le premier pas de cette chère enfant qui a nom République, est presque une chute, ils l'ont fait butter dans la pierre qui devait servir a son piédestal.

Nous reverrons nous bientôt ? je l'espere, mais pas plus qu'avant, et surtout je t'en supplie, pas de démarches, j'ai vois-tu le cœur gros, je pleure sur mon pays, a mon tour je voudrais pouvoir crier aux hommes qui sont a sa tête : faites grand ! ne rapetissez ni la France, ni la République, ni votre génération toute entière, ni vous-même, développez les sentiments généreux au lieu de les étouffer, c'est la votre devoir, celui de vrais républicains. Embrasse nos amis comme je t'embrasse moi même bien chaleureusement.

Dalou »

15. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S' Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 27 février 1879.

« 217^a Glebe place
Chelsea S.W.
27 février 1879

Mon cher ami

Je ne veux, je ne puis écrire cette demande d'autorisation, tu vas peut etre, ainsi que nos amis, me blâmer pour cela, je le crains, car dans cette affaire ce serait mon plus grand chagrin, quand a la mauvaise note que ce refus va ajouter a mon dossier j'en prends mon parti comme d'une chose prévue ; et voila bien le malheur de cette loi nouvelle c'est qu'il est a redouter que les hommes de cœur en profitent peu, tandis qu'au contraire vous allez sans doute pouvoir jouir du retour et de la société d'un tas de punaises, d'un tas de gens qu'un nouvel aplatissement ne sauraient faire rougir, me trompais-je ? je le désire de tout mon cœur ; peut être, et j'aime plus tot a croire ceci ; il y a confusion et l'on s' imagine que j'ai besoin d'une rentrée immédiate pour mes interets il n'en est rien tu le sais, de toute façon je ne prévois pas qu'avant un mois, mes affaires me permettraient de quitter Londres ne serait ce que pour huit jours, serais-je amnistié, que je ne briserais certes pas mes relations en Angleterre par un

retour précipité. Je ne souffre que moralement, je n'ai donc que faire tu le vois d'une autorisation provisoire, je n'en pourrais profiter d'ici à quelques temps, il vaut donc mieux attendre patiemment la décision qu'on voudra bien prendre en haut lieu, et puisque, dit-on, cette loi est faite pour les hommes honorables, Eh bien ! nous verrons si elle atteint son but, je le souhaite pour d'autres et pour moi, c'est dans ce sens qu'il faut parler à Coquelin, je crois, si tu le vois, je vais lui écrire immédiatement pour lui exprimer ma reconnaissance et tacher de lui expliquer si je puis, qu'il y a sans doute erreur comme je te le dis plus haut, mais si as le temps avant ton départ de lui causer de cela peut être serait-ce plus complet, enfin fais le possible je m'en repose sur toi.

il est bon d'ajouter (entre nous) qu'une demande quelconque touchant cette question, soit pour autorisation provisoire ou définitive, ne sera jamais écrite par moi, à tort ou à raison, je suis de ceux qui repoussent toute idée de triomphe mais aussi toute humiliation, si légère qu'elle puisse être, c'est envers soi-même qu'il faut savoir pratiquer la sévérité afin de conserver le droit de juger un peu les autres, c'est là de la bonne et saine dignité je crois, ne vas pas confondre cela avec l'orgueil, je n'en ai pas, je ne suis ni un orgueilleux ni un rebel, tu sais qu'elle fut ma vie depuis que je suis ici, vie de travail et d'isolement, je me suis tenu à l'écart de gens que j'estime peu en général et dont en tout cas je ne partage pas les idées sur beaucoup de questions, j'ai fait le sacrifice de ma vie à la République ainsi que je te l'écrivais dans ma dernière lettre, je suis donc heureux de la voir enfin établie sur des bases solides et durables, mais je la trouve à plaindre si mieux qu'une monarchie elle ne sait pas discerner les hommes méritants de ceux qui ne le sont pas, et épargner ainsi aux uns et aux autres des démarches regrettables ou inutiles.

enfin et pour conclure j'ai dit trop de fois et à trop de personnes, qui me demandaient de vouloir bien écrire, que je n'écrirai quoique ce soit, pour pouvoir le faire aujourd'hui.

tu ne doutes pas j'espère de la gratitude que j'éprouve pour tous ceux qui me donnent tant de marques d'amitié d'estime ou d'intérêt et tu peux en assurer tous nos amis comme je t'en donne ici l'assurance à toi-même ; ne m'en veuillez pas trop ne me blamez pas trop sévèrement et surtout conservez moi tous votre chaude amitié dont je suis bien fier sois en convaincu.

Toujours bons baisers à Chaumont et poignées de mains à Mussay n'est-ce-pas, plaide près d'eux en ma faveur Tache de les calmer et crois moi toujours ton ami bien sincère Dalou »

16. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 14 mars 1879.

« 217^a glebe place
Chelsea
SW
14 mars 1879

Mon cher ami

j'ai en effet reçu une lettre de Coquelin en même temps que la tienne, il m'y dit avoir pour moi une promesse formelle et que d'ici quelques jours il pense avoir une bonne nouvelle à me donner. je lui ai renvoyé un mot pour le remercier de cela et surtout des termes dans lesquels sa lettre était conçue. en recevant à la fois ces deux lettres de France ma main a tremblé un peu je te l'avoue pour les ouvrir, j'avais reconnu ton écriture et j'espérais mieux pour toi surtout mon pauvre ami, je comprends ton chagrin je t'assure et j'y prends bien part. Tout cela est fort triste en effet, que faire ? n'as-tu rien autre en vue ?

je t'en prie tiens moi au courant de tes espérances comme de tes peines, j'y compte.

excuse moi de t'en dire si peu aujourd'hui, plus heureux que toi mon pauvre ami je puis travailler de la façon que j'aime et j'en use en ce moment de toutes mes forces, il faut qu'en huit jours je finisse un grand bas-relief commencé en vue de l'exposition anglaise, c'est un peu dur aussi mon atelier jouit de ma présence de 7 heures du matin à 7 h du soir avec accompagnement de modèle toute la journée, c'est gentil mais c'est fatiguant, aussi tu feras mes excuses à Chaumont ainsi qu'à Mussay, j'ai, tu le comprends, beaucoup à leur dire et nous savons pourquoi, mais aujourd'hui je les prie d'être indulgents et de se contenter d'un bon baiser et d'une poignée de main ce qui vaut plus d'ailleurs qu'un long discours.

a bientôt donc esperons le et crois que je fais des vœux bien ardents pour te trouver en meilleure situation s'il m'est, donné de t'aller embrasser la bas un de ces jours

Dalou. »

17. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 9 avril 1879.

« 50. glebe place
Chelsea SW
9 avril 1879.

Ta lettre est venue me surprendre au milieu du moulage de mon bas relief, et depuis ce temps, mon pauvre ami, je n'ai pu trouver un instant pour y répondre, après trois semaines d'un travail opiniâtre tout malade que j'étais d'un rhume qui m'enflerait j'arrivais au but que je me proposais, j'étais content, très content je l'avoue entre nous, je m'étais donné la preuve que sans avoir rien perdu de l'entrain de mes vingt ans j'avais acquis un plus, un savoir et une expérience que j'étais loin de posséder alors, satisfait mais a bout de force je passai la besogne au mouleur qui se trouvait avoir ainsi 5 grands jours pour opérer, c'était largement suffisant, mais une fois de plus j'avais compter sans l'Angleterre, c'est a dire sans le manque de mains habiles en tout ce qui touche la sculpture, en un mot il m'a fallu me remettre a aider mon mouleur en rebûchant de 6 heures a 11 du soir, harrassé mais triomphant je vis partir, il y a huit jours de cela, mon pauvre plâtre pour l'exposition, il était près de minuit, c'est la dernière heure pour recevoir les travaux, fatigué et mourant de faim j'allai souper et me coucher, le lendemain je fus réveillé par un de mes hommes qui venait m'apprendre que le bas relief avait été brisé en le descendant de la charette a l'academy, je dus prendre mon courage a deux mains, comme on dit, et aller la bas me rendre compte du dommage on m'en avait naturellement caché une partie, je trouvai la chose pire que je ne pensais et fut assez découragé pour un moment, enfin pour abreger j'ai du passer la une huitaine a le faire raccommoder et a le retoucher moi-même tant bien que mal, les pieds dans la boue, les oreilles rebattues par les lazis de tous les chartiers et gardiens de l'endroit et pardessus tout sous l'aimable pluie de suie dont les cheminées anglaises nous inondent, enfin pour dernier déboire, mais prévu celuila, je sais de source certaine que ce travail est assez mal reçu par les académiciens et je m'attends a le voir revenir promptement chez moi ou tout au moins s'il est accepté, chose improbable, a le voir très mal placé, or comme je place ce bas relief bien au dessus de tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, cela me touche peu et j'ajouterais même que loin de me chagriner j'en suis assez fier j'ai toujours pensé que la contestation était souvent la consécration, et je me suis souvent dit qu'acause de ce que j'aimais en art et du but que je me proposais d'atteindre, le jour ou je le toucherais je serais flanqué a la porte. Rubens et Puget sont mes Dieux, c'est assez t'en dire peut être, tant qu'ici j'ai traité des sujets very sweet, de douces mères et des enfants bien sages, on m'a serré la main affectueusement, mais voila que moi qui n'était pas des plus satisfaits de mes produits j'attaque enfin le taureau par les cornes et je réussis, car je te promets que j'ai réussi, alors tout change et je ne vois plus quand je rencontre un accadémicien qu'un homme au visage embarrassé et qui cherche a m'éviter comme si je venais de commettre un pet a table ou quelque incongruité de ce genre, de tout cela je ris et m'en fiche, je garderai ce morceau la pour paris le jour ou cela sera possible et nous verrons bien qui se trompe, la bas je trouverais j'en suis certain un public moins effarouché des nudités qui ne sont pas traités a la façon des morceaux de savons anglais.

passons, j'ai du déménager mon atelier pour combler le plaisir dans le même moment, j'ai pris la porte a coté du mien deux ateliers plus grands, très confortables et construits en partie pour moi, le numéro seul change ainsi que tu peux le voir en tete de ma lettre.

Et maintenant mon pauvre ami parlons de toi je crois que tu as bien fait de prendre la décision de partir malgré ce qu'il en doit couter a ceux qui t'aiment et a toi même cela est dur bien dur j'en suis convaincu mais plus tot que d'attendre chaque jour une nouvelle deception c'était le mieux que tu pouvais faire et plus la chose est pénible et plus elle a de mérite, le malheur vois tu c'est la trempé pour l'homme, je souhaite et j'espere que ton séjour la bas sera moins triste que tu ne penses et qu'a ton retour tu retrouveras ton père et tes amis comme tu les quittes, quand a moi s'il m'est donné d'aller a Paris ce sera pour moi un bien grand regret de ne pouvoir t'embrasser le premier car j'avais esperer

passer de bons instants avec toi, il n'en sera rien hélas ! au moins pour cette fois, je m'étais dit que peut être, ... on ne sait pas ; ... enfin ; ... tu sais dans ces moments on se raccroche a n'importe quoi, Eh bien ! j'avais pensé qu'au vacance de pâque je pourrais peut être aller vous embrasser tous, mais non tu verras que la trinité se passera aussi et : Dalou ne revient pas...

tu penses si je serai content de voir Coquelin et Madame Favard je pourrai d'ailleurs leur faire les honneurs d'un atelier un peu plus chic, que celui ou cependant j'ai passé de biens bons instants avec toi Chaumont et Mussay, instants que je n'oublierai jamais, dis leur bien cela comme je te le dis ici en leur donnant [de] moi des poignées de mains et de bons baisers.

certainement que je t'écrirai la bas parbleu et toi aussi j'espère, ne m'en veux pas de t'avoir beaucoup parlé de moi. Je t'embrasse vite.

le postman va passer.

Dalou »

18. Enveloppe adressée à « France/ Monsieur E. Cornaglia/ Théâtre des Célestins/ Lyon Rhône », tampon de la poste datant du 5 mai 1879.

« 50 glebe place
chelsea

Mon cher ami,

5 mai 1879

Je m'appretais a t'écrire quand ta lettre m'est parvenu ce matin, le temps me durait d'avoir de tes nouvelles, tout en comprenant qu'il t'était difficile de m'en faire parvenir plus tot au milieu des préoccupations qui ont du t'accabler et des ennuis qui t'affligent, juge de ma joie en reconnaissant ton écriture ! je craignais aussi que ma dernière lettre si pleine de moi-même et de mes accidents plus ridicules que désastreux, ne t'ai paru bien sèche, tout cela était en effet de bien peu d'importance comparé a ton chagrin, cependant j'y prends bien part je t'assure, je t'ai écrit en hâte et c'est la la cause de ma maladresse, tu ne m'en voudras pas je l'espère et ne me jugeras pas avec trop de rigueur pour cette fois, n'est ce pas ? Il faudrait que les Lyonnais soient terriblement difficiles ou de bien mauvais gout pour ne pas apprécier ton talent, je n'ai pour ma part aucune crainte a cet égard et j'ai été très heureux de ce que tu me dis que tu n'as pas d'émotion ; ce doit être, je le comprends, mais je suis heureux que tu le constates, un peu de mépris pour le public ne nuit pas je crois, et cela dans tous les arts, l'aplomb vient souvent de la et c'est une part du génie, une grande part même, il me semble.

Aussitôt que tu le pourras tu me diras le résultat de tes autres débuts desquels je ne doute d'ailleurs nullement, dis moi comment tu arranges ta vie las bas, enfin écrivons nous le plus souvent possible, envoie moi beaucoup de lamentations comme tu dis, elles ne me fatiguent pas je t'assure, loin de la, j'y voudrais pouvoir trouver une parole consolante a répondre et m'en veux beaucoup de ne savoir le faire, ce n'est pourtant pas faute de sympathie crois le bien, je voudrais pouvoir te dire aussi combien j'ai été touché d'apprendre que tu étais allé pour moi au ministère, et cela encore la veille de ton départ alors que tu étais si ennuyé pour toi même et pour les tiens, tout cela sont des preuves d'amitiés dont je garderai certainement le souvenir, amitié d'autant plus précieuse que je la crois bien rare mon ami, jusqu'à présent je n'ai aucune nouvelle de cette affaire, excepté ce que tu en sais toi-même, s'il arrivait quoi que ce soit de nouveau je t'en informerais de suite naturellement, quoi qu'il en soit ne crains pas pour moi tu sais, je suis armé de patience, d'ailleurs j'ai la conviction que tôt ou tard il faudra bien que cela arrive, tu verras ; je pense écrire ces jours ci a Chaumont puisque tu n'es plus la pour lui faire mes amitiés peut être me trouve t elle déjà bien oublieux après cela sa vie doit être remplie que mes lettres ne doivent pas lui faire défaut j'espère.

Encore un mot du bas relief : il est placé ! comme je m'y attendais, de leur mieux cependant mais leur mieux laisse a désirer je trouve, j'en suis toujours satisfait mais c'est tout, je ne suis pas tout a fait le seul mais nous ne sommes pas nombreux, j'y comptais, ça a l'air d'un lancier dans les dragons, la bien vrai ça ne parle pas la langue du pays et je m'en amuse, c'est la France qu'il me faut et nous verrons bien si ça ne vient pas de ce coup ci, tu verras bien que je finirai tout de même par forcer la porte un de ces jours avec mon ébauchoir.

Allons encore quelques mauvais jours a passer tous deux mon pauvre ami et puis tu verras que nous nous retrouverons tous deux a Paris dans les bras l'un de l'autre, toi avec un bon engagement

comme tu le désires et moi avec une commande de la ville, un beau rôle a créer, une statue intéressante a faire, il n'en faut pas plus pour que deux réputations s'établissent en un même jour, courage et espoir voila le mot d'ordre que nous devons prendre, la quarantaine n'est pas la vieillesse après tout, nous avons au moins 20 ans de vie et de santé devant nous, et tant de noms illustres ont du attendre et souffrir si longtemps !

Au revoir ami, a bientôt une lettre j'y compte, donne que je t'embrasse ici en attendant des jours meilleurs

Dalou

fais donc tes 5 comme ça, ils n'en connaissent pas d'autres ici »

19. Lettre à Cornaglia, le 16 mai 1879.

« 50 glebe place
chelsea
16 mai 1879.

Mon cher ami,

tu n'es pas seulement le premier, mais le seul, a m'annoncer cette bonne nouvelle, je n'ai rien reçu de qui que ce soit, sitot que je pourrai avoir la confirmation de ce que tu me dis là, j'écrirais a Coquelin, mais je crois bien faire en attendant un peu. si cela est exact, peut être partirais-je mardi soir pour Paris mais n'y pourrais rester plus d'une semaine, car il me faut être a mon poste de professeur la semaine suivante, crois que si cela est je suis bien heureux de le tenir de toi d'abord, cela me consolerait un peu, si c'était possible, du chagrin que j'ai, moi aussi, en pensant que je ne pourrais t'embrasser la bas ; qui sait, peut être cet été, pourrais-je aller jusqu'a Lyon pour quelques jours et nous nous rattraperions alors, mais tout cela est soumis a bien des choses et d'abord a cette grâce.

excuse moi de ne pas t'en dire bien long aujourd'hui le temps presse, ta modestie me parait excessive, je ne crois pas qu'il faille douter de soi a ce point, tu me parais affligé d'une grande timidité, chose terrible pour un artiste, voila ma crainte, et ce n'est pas la premiere fois que j'observe ce malheureux défaut (si c'en est un) chez les meilleurs cœurs, timidité et bonté se rencontre souvent en la même personne, c'est un gros obstacle a vaincre pour se produire et plus d'un talent considérable reste obscurément au second plan dans ce cas, c'est peut être le tien, je le crois, et s'il etait possible de raisonner la dessus je te dirai : secoue cela, mais c'est le Diable, je le sais.

Je n'ai pas cessé d'être en famille depuis le temps ou je t'ai vu, mais nous causerons de cela plus tard si tu veux, en attendant je t'embrasse de toutes mes forces.

Dalou

sitot que j'aurai du nouveau je t'écrirai sois en sûr. »

20. Lettre à « Mon cher Ami » (E. Cornaglia ?), le 21 mai 1879.

« 21 mai 1879

Mon cher ami

J'arrive a Paris aujourd'hui même ayant reçu hier soir la confirmation de la bonne nouvelle que tu m'a envoyé l'autre jour, je pense voir demain Coquelin et Chaumont, quel dommage que tu ne sois pas là !! je ne serai ici que 6 ou 8 jours au plus, je loge près de mon beau père.

Hotel de la Côte d'Or rue Mazarine

excuse moi de ne t'en dire davantage aujourd'hui
Je ne sais ou donner de la tête et trouve tout si étrange ?

crois moi toujours ton viel ami

Dalou »

21. Lettre à E. Cornaglia, le 4 juin 1879.

« 50 glebe place
Chelsea
4 juin 79

Mon cher ami,

tu dois bien m'en vouloir de ne pas t'avoir écrit sitôt mon arrivée a Londres, je voulais le faire, j'ai remis de jours en jours afin de pouvoir t'envoyer une plus longue lettre et cependant je vois qu'il me faut avoir recours a ton indulgence pour cette fois encore car le temps me presse beaucoup : j'ai un tas de choses en retard et comme par une fatalité ridicule, depuis mon retour je suis possédé d'une envie de dormir perpetuelle, conséquence sans doute, de la surexitation éprouvée pendant mon séjour a Paris ; te dire mes impressions la bas, cela me serait bien difficile, en sanglot, une détermination fermement prise, de faire humainement tous les efforts dont je suis capable pour hâter mon retour définitif dans mon pays, voila le résumé de ce que j'ai ressenti là, comme détails ; une ville de province, une bonbonnière, une boite a joujoux, des accessoires de poupées, mais tout cela sympathique au possible, pas d'existence supportable hors de là.

naturellement j'ai vu Coquelin, reception charmante, il m'a promis de venir me voir a Londres, je lui ai offert de lui servir de cicérone au besoin, mais j'ai vu que cela était inutile, il est sûr de ne pas s'y ennuyer m'a-t-il dit, d'ailleurs il connaît déjà pas mal Londres

je ne crois donc pas devoir insister de peur d'être obséquieux en conséquence j'attends sa visite, en passant, je t'avoue mon embarras relativement a Madame Favard, comment faire ? je n'ose aller me présenter moi même, je n'ai pas grand chose a lui dire et de plus je ne sais si j'irai beaucoup au Theatre Français, tout y est loué, j'aurais cependant fait sa connaissance avec plaisir, d'autre part (cela tout a fait entre nous) je me suis mis un gros travail sur le dos en vue d'une rentrée a Paris, c'est très important pour moi, je n'ai que peu de temps a y dépenser, il faut cependant que cela soit fait a époque fixe et relativement rapprochée de plus tenu secret, cela doit être une surprise pour les camarades la moitié du succès est la.

de quel plaisir ne me serais je pas privé en n'allant pas serrer la main a ton père et a ta sœur ! j'ai été on ne peut plus heureux de les connaître et j'espère bien les revoir a mon prochain voyage.

j'ai vu également Mussay, Chaumont, ainsi que la plus part de mes anciens camarades et amis, bien peu ont changés, nous nous sommes retrouvés presque comme autrefois, quel malheur que tu n'étais pas la ! mais personne n'a pris ta place, sois en sûr, et mon arrivée a la gare s'est effectuée sans un ami, puisque tu ne pouvais y être ; mais si tu savais mon pauvre Cornaglia combien j'ai le cœur et l'esprit allégé en pensant que ce maudit jugement n'existe plus, ne pèse plus sur ma vie !! tout le monde m'a trouvé bonne mine au retour et le fait est qu'il me semble avoir, comme Antée repris vie, en touchant le sol natal ; nous nous retrouverons la bas, tu verras. Encore une lettre ou je ne te parle que de moi !

a bientôt une autre, prends ici mes amitiés bien sincères. Dalou »

22. Lettre à E. Cornaglia, le 3 juillet 1879.

« 50 glebe place
Chelsea
3 juillet 79

Que d'eau ! que d'eau ! mon cher ami, j'ai envie d'aller aussi chez les zoulous pour me secher ; est ce qu'il pleut autant que ça a Lyon ? ça doit être doublement terrible pour toi s'il en est ainsi, car j'espère que tu dois avoir par ci par la le temps d'aller te reposer un peu sous les arbres, malgré les ennuis et les occupations qui pleuvent sur ta tête (tu vois le mot de pluie me revient malgré moi).

Je considere comme une très heureuse chose pour toi que le travail soir un peu dur, c'est, n'est ce pas ? le meilleur dérivatif au chagrin, pendant qu'on travaille le temps passe, le corps se brise, l'esprit s'endort et de temps en temps on se dit : encore une semaine, un mois d'écoulé, tu verras que ça passera plus vite que tu ne pense, mon pauvre ami, un peu de courage encore ; moi aussi je ne travaille plus que dans le but de raccourcir le plus possible le temps que je dois passer encore loin de paris, tu me dis a ce propos des choses fort justes dans ta dernière lettre, mais que veux tu il y a quelque chose

de plus fort que la raison, c'est le désir, c'est ce que l'on ressent je t'assure que pour moi la vie n'est ici qu'un long suicide, c'est comme si je te disais que tu devrais rester à Lyon, vois tu. Je ne puis t'expliquer tout cela dans mes lettres, mais quand nous nous reverrons, et ce sera bientôt je l'espère, alors tu comprendras mieux par ce que je te dirais, tout ce qui contribue à me rendre la vie à Londres insupportable, Les comédiens qui sont ici en ce moment pourraient sans doute t'en toucher deux mots aussi, si tu pouvais leur causer, et cependant ils ne sont ici que depuis peu et pour peu de jours, quoique je n'ai vu aucun d'eux, je crois savoir qu'il y a même un peu de potin dans leurs affaires, M^{me} Favart est malade et partie je crois, je regrette énormément de ne l'avoir pas vue, mais que veux tu, tu me pardonneras ma timidité je n'ai pu prendre sur moi d'aller la trouver ainsi, quand tu seras là et moi aussi ce sera différent tu verras.

Tu désires savoir et moi je suis heureux de te dire, ce que j'ai mis entrain et que je destine à Paris, eh bien mon ami, c'est tout simplement une esquisse pour le projet de statue de la république, mise au concours par le conseil municipal, tu comprends immédiatement que je te demande le secret absolu sur ce travail, jusqu'au jour où j'arriverai avec mon esquisse, c'est-à-dire fin septembre ; personne que toi, tu entends, il faut que la surprise soit complète et d'ailleurs je crains les cabales, les événements et l'âge m'ont rendu prudent ; de plus j'ai pu juger à mon voyage à Paris que tout n'était pas rose et sincérité entre gens du métier j'en sais qui pourraient s'en plaindre, je n'aime pas le système des concours, en général et me suis toujours refusé à en faire un seul jusqu'à présent.

mais une idée qui m'a paru heureuse, et le violent désir de revoir mon pays et mes amis d'une façon définitive sans compter l'espoir fou peut être d'avoir enfin un travail important à attacher mon nom, tout cela m'a décidé, et puis vois tu, il faut que je fasse feu de tout bois, il y a trop longtemps que je joue devant les banquettes, je ne sais si j'ai du génie, mais je suis sûr de posséder un savoir, je voudrais au moins en faire preuve ; qu'il me vienne un public, ma poésie est mûre ! s'est écrié Moreau, voilà où j'en suis malgré mes prétendus succès en Angleterre, pays dans lequel il est inutile d'espérer un grand travail un peu intéressant, il n'y en a pas, ainsi c'est entendu n'est ce pas tu me gardes cela entre nous ; vois combien c'est important et comme souvent les choses prennent des détours bizarres pour en revenir aux oreilles auxquelles ont voudrait les cacher.

Je ne te fais pas encore la description de ma composition pour plusieurs raisons, 1e je la modifie par ci par là dans des détails tout en y travaillant, 2e je voudrais que la description puisse te donner une idée de la chose et il me faudra étudier un peu cela, enfin le secret des lettres me paraît chose trop incertaine je te l'avoue (tu vas penser que je suis monomane) je ne t'enverrai donc cela que tout à la fin, ne m'en veux pas et sois sûr que si tu étais près de moi tu l'aurais déjà vu.

Au revoir ami, à bientôt de tes nouvelles n'est ce pas ? et ne m'oublie pas près de ton père et de ta sœur surtout

Crois moi toujours bien affectueusement à toi

Dalou »

23. Lettre à E. Cornaglia, le 17 juillet 1879.

« 50 glebe place
Chelsea
17 juillet 79.

Aurais tu résolu de ne plus m'écrire ? vilain paresseux ! ou bien penses tu que tes lettres me sont moins agréables et nécessaires qu'autrefois ? songes donc, qu'ici, à part ma femme et ma fille je n'ai guère âme qui vive à qui parler, c'est à dire en dehors de ma famille, pas un ami intime ; je vais finir par croire, ou qu'il t'est arrivé malheur, ou bien que tu ne t'ennuie qu'à moitié là où tu es ; ceci s'appelle une scène, mais ça n'est pas sérieux, le vrai est que je voudrais bien savoir comment vous vous portez, toi et ta famille à laquelle tu voudras bien faire mes amitiés, et aussi, ce que tu fais, et pense

trouve tu mon idée de concours ridicule ? crois tu que j'ai tort de me fourrer dans cette affaire ? je me le dis quelque fois et dans mes moments de découragement j'ai envie de tout lâcher, puis l'enthousiasme revient et je repioche comme de plus belle, je me dis aussi, que j'ai été trop loin déjà pour reculer, je me dois à mes premiers efforts et mes premières dépenses, ça ne fait rien dis moi ton avis tout de même, si je ne voulais l'avoir et ne me croyais de force à entendre la vérité je ne te le

demanderais pas. J'ai été tenté par l'espoir de montrer quelque chose de sérieusement fait et d'une certaine originalité, trop peut être (pour un concours surtout) plutôt que par l'espoir de la réussite, car je n'ose y penser, ce serait trop beau d'en finir d'un coup avec l'obscurité, l'ennui et l'éloignement, et cependant, si moi qui abhorre le jeu et les loteries j'ai placé tant d'efforts sur celle là (car un concours n'est pour moi que cela au fond) il faut bien avouer que l'espérance de trancher le nœud gordien qui m'attache au sol anglais, est là pour quelque chose.

La comédie Française est partie et je n'ai vu personne, comme le théâtre était archi loué, Mayer que je n'ai revu qu'une fois depuis votre départ, ne m'a pas envoyé de place et moi je n'ai voulu avoir l'air d'aller quêmander des billets, aussi suis-je resté chez moi, d'ailleurs tout ce monde était très occupé et très couru, on se les arrachait je crois. Coquelin n'a pu trouver sans doute un instant pour venir à l'atelier comme il me l'avait promis, cela ne fait rien, je pense que tout est bien, et qu'il vaut mieux que nous nous revoyons plus tard à Paris, si un jour le succès me sourit, en un mot, si je deviens quelqu'un, je regrette beaucoup de n'avoir vu Madame Favart, mais j'espère ne rien perdre pour attendre puisqu'elle est de tes amis : écris moi vite ou je te croirais soudoyé par la réaction. à toi bien affectueusement

Dalou »

24. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare/ Paris », tampon de la poste datant du 3 août 1879.

« 50, glebe place
Chelsea
3 août 1879

Mon cher ami,

Je suis bien heureux de penser que tu viendras à Paris au moment de l'exposition de ce concours, selon le programme il faut rendre son esquisse le 6 8bre ; l'exposition doit ouvrir le 10 jusqu'au 18, le jugement doit avoir lieu le 15, je pense arriver les derniers jours de septembre avec mon projet, dont j'ai bien fait de ne pas t'avoir envoyé de description quand à présent car il me faudrait la modifier dans chaque une de mes lettres, tellement les détails se trouvent changés depuis que j'ai commencé, j'aurai donc le plaisir de t'embrasser la bas, c'est encore bien long à attendre et si je n'avais tant à faire je mourrais d'ennui ici, tu sais d'ailleurs assez de ton côté ce qu'il en est pour que je ne t'ennuie pas de mon rabachage à ce sujet ; enfin j'espère aussi te faire voir alors que je n'ai pas trop mal employé mon temps et ne me suis pas complètement crétinisé en Angleterre, cependant il en faudra beaucoup pour mériter les compliments que tu me fais et qui je le crains partent d'un cœur qui voit ses amis trop en beau.

Mon pauvre ami tu dois bien souffrir au milieu de tous tes compagnons la bas, je vois d'ici ce que cela peut être et je te plains de tout mon cœur, encore un peu de patience tout cela finira cette fois j'en ai le ferme espoir.

quand à moi tu sais c'est toujours la même chose je ne vis que pour m'en aller le plus tôt que je pourrais, plus je réfléchis et plus ma conviction est profonde sur ce point que je suis ici dans une impasse.

Comment vas tu ? comment vont tes parents ? fais leur bien mes amitiés je t'en prie ; ne m'en veux pas trop si mes lettres deviennent un peu rares ce mois ci, il va me falloir redoubler de travail pour arriver à temps, car il me faut mouler, emballer etc... tout cela en septembre, donc il me faut finir à la fin de ce mois.

à bientôt, ton ami

Dalou »

25. Lettre du 28 septembre 1879.

« 20 7^{bre} 1879.
50 glebe place
Chelsea.

Mon viel ami

je profite d'un instant de répit pour t'envoyer de mes nouvelles, depuis longtemps déjà je suis sur les dents, on moule en ce moment ou plus tot nous moulons, que d'efforts ! et que de frais ! c'est une ruine, tout simplement, puissais-je réussir ; est ce bon ? je ne puis le dire, j'ai fais à peu près ce que je voulais, voila tout ce qu'il m'est permis de penser, nous arriverons a temps je l'espère, j'en suis même convaincu, a moins de catastrophe je pense être a paris dans une huitaine et jusqu'au 16 8bre sans doute ; je ne pourrais voir personne avant le 6 très probablement car nous aurons a piocher dût pour remonter tout et le mettre en etat d'exposition, si un heureux hasard voulait que tu soit la je te dirais ou tu pourras me trouver.

excuse moi de ne t'en pas dire beaucoup je t'assure que je suis brisé de fatigue et abruti complètement, sans un vrai ami, que j'ai là près de moi, qui est venu de Paris pour m'aider a faire les ornements et me soutient de son courage et de ses efforts, je ne sais comment je ferais au milieu des ouvriers qui m'entourent et me crétinisent de leur absurdité et de leur incrédulité au point de vue du temps qui nous reste pour faire la besogne a temps. je t'écrirai de Paris, si toutefois tu ne peux venir comme je le voudrais bien .

j'ai été bien heureux de tes noces la bas et suis bien convaincu que cela ne sera pas perdu et que tu trouveras a Paris la place que tu mérites a la fin de ce triste exil

a bientôt mon vieux nous serons dans trois semaines si je puis définitivement revenir a Paris et si j'y puis tenir une bonne place en un mot c'est pour moi quitte ou double, je le sens. Cependant je n'ose esperer la réussite tellement ce serait beau, songe donc : un immense travail, sur une grande place de paris, d'un sujet nouveau et d'une composition toute originale, il y aurait pour trois années de besogne au moins, et une tripotée d'ouvrier a employer, un rêve admirable que la réalité détruira probablement ; alors il faudra reprendre la petite statuette, dans son petit coin, ignorée de tous, voila l'avenir en cas de non réussite, ceux qui m'entoure me disent que ce serait un des plus beaux monuments de Paris, je ne puis douter de leur bonne foi pas plus que de leur amitié mais c'est justement à cause de cette amitié que je redoute une indulgente erreur, maintenant ami je ne puis finir cependant, (ne va pas m'en vouloir) sans t'ouvrir mon cœur et te dire il me semble que j'ai réussi et que cela est beau, je voudrais bien que tu puisse le voir !

au revoir ami

de bonnes poignées de main.

Dalou »

26. Lettre du 8 octobre 1879.

« 76 rue Mazarine.
8. 8^{bre} 1879.

Mon cher ami

Je suis a Paris depuis quelques jours déjà mais je n'ai encore eu le temps de voir personne, mon esquisse est déposée depuis hier a l'ecole des beaux arts ou doit avoir lieu l'exposition qui s'ouvrira vendredi prochain, nous sommes 79 concurrents, et j'ose dire qu'il y a 78 banalités, mon projet se fait remarquer par une originalité qui ne pourra que lui nuire tout naturellement, car la banalite a le don d'attirer les suffrages des gens du métier a mon avis, nimporte je pose un jalon sérieux je crois, fais ce que dois advienne que pourra, te verrais je a paris ? j'en serais bien heureux tu n'en doute pas.

je repartirai sans doute le 16 la décision du Jury devant avoir lieu le 15, avant mon départ je serais tres heureux de rendre visite a ta sœur et ton père, sois seulement assez bon pour vouloir bien me rappeler leur adresse tu me feras grand plaisir.

au revoir ami

sitot que j'aurai quelques nouvelles a te donner sur l'issue de ce concours je m'empresserai de le faire sois en sûr, pour le moment je prefere me taire c'est le mieux je crois, il faut attendre.
reçois mes bonnes amitiés

Dalou »

27. Lettre du 24 octobre 1879.

« 76. rue Mazarine.
24 8^{bre} 1879.

Mon viel ami,

Si je ne te connaissais si bien je penserais que tu dois etre bien fâché contre moi pour t'avoir laissé si longtemps sans nouvelles, mais si tu savais combien j'ai ete tiraillé pendant ces quelques jours d'exposition ! j'ai du repartir a Londres tres vite après l'insucces final, question d'intérêt, enfin j'ai été rapelé ici par une lettre de la préfecture de la Seine, section beaux arts, pour une communication et une demande de renseignements relativement a mon projet de monument. il s'exécutera, parait il, sur une autre place, le trône ou la place de l'alma dit on, n'importe, on me demande un devi aproximatif, enfin les choses les plus élogieuses m'ont été dites de la part du prefet qui a voulu se reserver pour lui-même de faire la proposition au conseil municipal
cela est donc en bon chemin ; cette fois j'ai voulu profiter des 4 ou 5 jours que j'ai a passer ici pour rendre une visite a ton père et ta sœur. Je les ai vu aujourd'hui avec un grand plaisir. quoi qu'il arrive je reviendrai a paris les premiers jours de l'année 1880. j'ai déjà un grand atelier chaussée du Maine j'entre en jouissance au 1^{er} janvier.

C'est donc enfin une réalité que ce retour, au printemps nous serons réunis ici et je suis convaincu que toi aussi ta rentrée sera belle et que tes efforts et tes succès la bas ne seront pas perdu
ma prediction sera donc ainsi realisée : un bon engagement, une bonne commande.

A bientôt mon bon vieux Cornaglia

Dalou »

28. Lettre du 3 décembre 1879.

« 50 glebe place
Chelsea.
3 X^{bre} 1879.

Mon cher ami, depuis longtemps je remets de jour en jour pour t'écrire voulant t'en dire beaucoup et c'est toujours ainsi qu'on ne dit rien ; je suis d'ailleurs assez occupé, j'ai énormément a faire avant de partir, ferais je tout ce que je désire tout ce que je devrais ? j'en doute, je crains beaucoup que le temps ne vienne a me manquer. J'ai quelques niaiseries a finir, ce sont toujours c'est choses la qui prennent le plus de temps, j'aurais voulu faire aussi deux ou trois petites terre cuites pour faire bouillir la marmite, et enfin compléter l'exposition que je médite pour l'année prochaine a Paris, tu vois qu'il y a la de quoi occuper de longs mois et j'ai fort peu de temps a disposer ; j'ai, pour l'exposition prochaine, pensé envoyer le bas relief de cette année dont je t'ai déjà parlé mais afin de faire quelques modifications de plans et dans le but de le completer, je l'ai recommencé, cela m'entraîne assez loin, j'aurais désiré joindre a cela un autre groupe, pourrais-je le faire ? la est la question. Malheureusement les jours sont très courts et le froid, dont je commence a souffrir, me paralyse un peu, après tout, fais ce que peux, advienne que pourra.

Toi, la bas, tu compte les jours, mon pauvre ami ! nous sommes a peu près dans le même cas, je ne pourrai être a Paris avant la fin de mars, je le crains bien, nous y serons donc cette fois a peu près en même temps. Je me dois de faire bien attention a ne pas froisser mes interets en quittant l'Angleterre, Hélas ! mon ami si tu savais combien peu de chose je laisse, on a cru toi tout le premier, que ma situation était brillante ici, je te détromperai quand nous pourrons causer, mais en peu de mot je puis toujours te dire ceci : au point de vue affaire, c'est la misère, au point de vue artistique, un impasse, aucun espoir aucun avenir, voila ce que j'abandonne, mon choix est fait, je prefere si les circonstances m'y obligent travailler pour les autres a Paris, que pour moi a Londres ; quand j'ai parlé

de ma résolution a des amis anglais, on m'a parfaitement compris, approuvé et félicité ; les artistes eux-mêmes savent fort bien qu'ici je n'ai rien a esperer ; faire des petites statuettes d'appartement, donner des leçons de sculpture aux petits jeunes gens et aux demoiselles c'est à dire vieillir en repetant la même phrase comme une serinette c'est tout : il n'y a pas a hésiter. Je ne me dissimule pas qu'a Paris la lutte sera vive de toutes façons, j'en sais déjà quelque chose, mais le terrain est fécond et lutter c'est vivre. j'essaierai de garder, si possible, un coin pour travailler au besoin, bien que d'avance j'ai la conviction que cela ne servira de rien, c'est tout ce que je peux faire quand au professorat qui seul m'a empêché de crèver de faim ici, je ne puis le garder en étant a Paris.

je t'ai encore parlé beaucoup de moi, ne m'en veux pas.

J'ignore au juste ce qu'est E.Véron, critique, littérateur peut être, artiste non pas, je ne puis te donner d'autres renseignements.

la chose n'est toujours pas décidé on n'en parlera pas encore cette année au conseil municipal ; s'il y avait du nouveau de ce cote je te tiendrais au courant.

Au revoir mon ami, amitiés a ta famille et crois moi bien sincèrement a toi

Dalou »

Années 1880-1881-1882 : 5 lettres.

29. Lettre du 29 janvier 1880.

« 50 Glebe place
Chelsea.
29 janvier 1880

Mon pauvre ami ! que dois tu penser de mon silence ? voila un siècle que je ne t'ai donné de mes nouvelles, elles ne sont d'ailleurs pas excellentes, je travaille beaucoup et n'arrive a rien, surtout au point de vue argent, comme je quitterai ce Pays sans regret ! tu ne saurais compter les jours plus anxieusement que moi va ! je fais tous mes efforts pour être a Paris a Pâque, le pourrais je ? de plus je voudrais bien n'arriver pas, les mains vides de toutes façons, et c'est la le raide, car le Temps, si long pour le désir est bien rapide pour la besogne, de plus le froid, plus intense ici qu'au mois de decembre, me paralyse fortement sans compter le brouillard noir qui nous force a avoir le gas allumé toute la journée parfois.

l'affaire du monument de Paris ne se décidera pour différentes considérations, qu'après le concours au second degré, que les trois primés sont entrain de faire, c'est a dire vers la fin d'avril ; c'est long comme tu vois, la commission des beaux arts du conseil, me donne a espérer la réussite, mais tu sais ce que valent ces sortes d'espérances tout aussi bien que moi, j'aurais donc voulu pouvoir mettre quelque chose d'important et de vendable, tout a la fois, au salon prochain, en cas d'insuccès de cette commande, afin de ne me pas trouver le derrière par terre pour une longue année, ce qui me forcerait a faire des travaux bien désagréables peut être et certainement peu lucratifs, mais ainsi que je te le dis deja, le Temps est bien court, cela t'explique un peu mon long silence, je suis honteux quand je pense a tes bonnes lettres ; enfin voila bientôt le moment ou nous pourrons causer l'un près de l'autre et puis il y aura des feuilles aux arbres des fleurs partout a ce moment là, il faut penser a cela, plus tot qu'au froid ou a l'ennui, Balzac disait : j'ai passé par de terribles situations mais avec du courage et surtout beaucoup d'illusions je m'en suis toujours tiré.

Au revoir ami, a bientôt,

Amitiés a ta
famille. »

Dalou

30. Lettre du 2 avril 1880.

« 50 glebe place
Chelsea
2 avril 1880.

Mon cher ami

je me réjouis de penser que te voila a Paris, pres des tiens, et que si tu dois encore t'absenter, du moins ce ne sera que momentanément, nous nous verrons bientôt ; car j'espere être la bas dans une quinzaine de jours. je suis retenu a mon grand regret, en Angleterre, par deux petits marbres a terminer. Je m'y ennui fortement mais ne me plains pas, car c'est un peu ma faute, si au lieu de vouloir exposer a toute force, ce que néanmoins je ne puis arriver a faire, je m'étais occupé simplement de finir les travaux entrain comme je le devais, je me serais moins fatigué, j'aurais moins dépensé d'argent et tout serait fait, aujourd'hui je pourrais partir et être a Paris ce soir, il n'en est rien et, cela je te le répète, par ma faute, j'enrage bien je te le promets et cependant je suis certain qu'à la prochaine occasion je referai une nouvelle boulette de ce genre, qui a bu boira.

j'ai bien regretté de t'avoir inquiété par ma dernière lettre. la situation s'est depuis beaucoup améliorée et en somme je rentrerai a Paris dans des conditions de fortune passable, c'est-à-dire pouvant m'installer convenablement et attendre quelques temps les travaux qui viendront je l'espère. Mais nous causerons bientôt de vive voix excuses moi donc de ne t'en pas dire plus long ici.

je termine en t'envoyant mes felicitations bien sincères pour ta bonne rentrée a paris et aussi pour ta conduite a Lyon vis a vis de ton directeur ce dernier trait ne peut qu'ajouter a l'estime générale dont tu

jouis déjà ce qui ne nuit jamais quand surtout cela vient s'ajouter a un talent réel bien qu'obscurci par une trop grande modestie
a bientôt donc mon viel ami, si tu repars avant le 15 de ce mois fais moi le savoir par un mot, quand a moi sitot arrivé je cours te serrer la main.
amitiés a tes Parents
de la part de ton ami
Dalou »

31. Lettre du 11 aout 1880.

« 95 rue de Vaugirard
11 aout 1880

Mon cher ami

Je sais bien que j'ai des excuses a demander a toi d'abord et a d'autres ensuite, aussi le ferais-je, je te le promets, mais pour le moment et depuis quelques temps, vrai, je n'ai pu sortir, est-ce une raison pour que je sois privé de tes bonnes visites ? j'espere qu'il ne t'ai rien arrivé de facheux depuis que [je] t'ai vu pour la dernière fois, j'espere aussi que tu ne me gardes pas assez rancune pour ne plus venir me revoir, pour ma part j'ai bien souvent pensé a toi et serais très heureux de causer enfin avec toi, si tu avais un instant demain jeudi dans l'après midi viens donc a l'atelier, mon nouvel atelier dont l'adresse est ci-dessus. Cela me ferais tres grand plaisir de te montrer un travail entrain pour la nouvelle salle du palais Royal.

fais je te prie mes meilleures amitiés a ta famille de ma part et prie Chaumont ainsi que Mussay de me pardonner.

toujours bien a toi

Dalou »

32. Lettre du 6 février 1881.

« 95, rue de Vaugirard
6 fevrier 81

Mon cher ami

chaque jeudi j'espère ta visite et c'est pour moi une vrai déception chaque fois, si rien de sérieux ne te retient viens donc causer un peu, j'aurais été très heureux de te voir, entre autres rôles, dans Poquelin, je pensais t'en faire part quand tu viendrais, si j'avais su a quelle heure te trouver au théâtre j'y aurais été, il faut me pardonner de ne pas me déranger beaucoup. si tu savais combien je me trouve fatigué de corps et de cervelle quand arrive le soir, après les journées de travail auquel je dois me livrer continuellement.

tu peux d'ailleurs juger de mon abrutissement au style [barrique ? / barroque ?] de cette lettre, enfin tu comprendras que je pense souvent a toi et voudrais te serrer la main, a bientôt donc j'espère.

Dalou

Presente mes respects a ta famille que je n'ai certes pas oubliée et que je compte bien aller voir un de ces jours. »

33. Enveloppe adressée à « Monsieur Cornaglia/ 22, rue S^t Lazare », tampon de la poste datant du 21 décembre 1882.

« Mon cher ami

ne te dérange pas pour venir demain Vendredi a l'atelier tu ne m'y rencontreras pas, viens plutôt pour poser l'après midi de Noël si tu le peux ou bien alors le jeudi suivant

en hâte une bonne poignée de mains

Dalou »

Années 1883-1884-1885 : 7 lettres.

34. Enveloppe adressée à « Monsieur E. Cornaglia/ 22 rue S^t Lazare », tampon de la poste datant du 23 mai 1883.

« 23 mai 1883.

Mon ami,

Ma femme me prie d'être son interprète auprès de toi, permets moi de me joindre a elle pour te dire combien j'ai été touché d'une attention si délicate.

Si tu ne joue pas mardi prochain viens donc dîner avec nous, sans cérémonie, a 7 heures, si tu joue nous changerons ce jour.

je te verrai peut être d'ailleurs d'ici là.

agréez donc nos amitiés a tous deux et prends une bonne poignée de main de ton viel ami

Dalou »

35. Enveloppe adressée à « Monsieur/ Cornaglia/ 22. rue S^t Lazare », tampon de la poste datant du 23 mai 1883.

« 10 rue Montessuy
8 7^{bre} 83

Mon cher ami,

il y a un siecle que je ne t'ai vu, rassures moi donc par un mot sur la santé de ta sœur, je t'en prie,
mes biens vives amitiés

Dalou

es tu content de ta rentrée ? »

36. Lettre du 6 janvier 1884.

« 6 janvier 1884

Mon cher ami

j'ai été si dérangé tous ces jours derniers que je n'ai pu trouver un instant pour t'écrire ; ta lettre m'a peiné a cause des tristes nouvelles que tu m'y donnes de ta sœur, je veux esperer malgré tout que sa situation n'est pas si grave que tu le crois.

ne t'occupe pas du retard apporté aux places pour Sévero cela viendra quand tu pourras et sans rien déranger.

Ma femme vient de me dire que tu allais jouer dans deux pièces nouvelles, je t'en félicite et j'irai t'applaudir avec grand plaisir.

reçois mes meilleurs souhaits pour toi et ta sœur presente lui mes respects et crois moi ton ami sincère.

Dalou »

37. Enveloppe adressée à « Monsieur/ E. Cornaglia/ au Théâtre de l'Odéon. », tampon de la poste datant du 15 janvier 1884.

« 15 janvier 84
95, rue de Vaugirard

Je te remercie mon cher ami, pour les places de samedi,

je ne te dirais pas que je me suis beaucoup amusé mais je ne m'en prends qu'à moi, qui sans doute ai le gout difficile ; tout cela me semble être mauvais ?! J'en ai regretté Sara et nana Sahib, c'est sûr ! Je

trouve ces vers (ceux de Coppée) corrects, précis et propres si mal dits !! (en plus) tout cela me semble

si faux, si de convention ! que je regrette donc ma jeunesse, cet âge ou je m'amusais toujours ou je trouvais tout si beau ! le secret est sans doute là : j'ai vieilli et c'est moi qui ai tort ou plus tôt les années, cependant je me souviens d'artistes qui m'ont parfois charmé ou ému il n'y a pas encore bien longtemps, j'en pourrais citer, en commençant par Chaumont ; il n'y a vraiment que le vrai vois-tu, le vrai seul est beau, le vrai seul est aimable, on eut bien raison de le dire en maintes occasions et l'on ne saurait trop le redire car cela s'oublie constamment ; enfin merci tout de même tout cela n'est pas de ta faute,

donnes moi si tu as un instant des nouvelles de ta sœur et présentes lui mon respect, à toi mon bon ami
Dalou »

38. Lettre du 8 octobre 1884.

« 7. 8^{bre} 1884

18^{bis} Impasse du Maine

Cher ami, je ne saurais t'être trop reconnaissant, tu me trouveras lundi après midi rue Montessuy ou je travaille ferme en ce moment pour terminer une grande bonne femme avant les froids. Mille amitiés

Dalou »

39. Lettre du 2 janvier 1885.

« 2 janvier 85.

Mon cher ami

Ma femme me prie de te dire, en t'envoyant nos meilleurs souhaits, combien elle est sensible à cette marque de bon souvenir que tu lui as donné, inutile d'ajouter quel plaisir cela m'a fait également, j'aurais voulu que tu sois présent pour pouvoir t'embrasser de bon cœur.

à bientôt n'est-ce pas ? que nous puissions te serrer la main mieux que je ne le puis ici.

Dalou »

40. Lettre du 25 mars 1885.

« 25 mars 65

Mon cher ami

en attendant que je te serre la main je veux te remercier pour la place que tu m'as apporté, j'ai vu cela et j'en suis sorti plein d'admiration quoique bien fatigué, car malgré tout, les plus belles œuvres de notre époque ont le don de nous briser par leur triste Vérité, il n'en est pas moins vrai que je ne puis m'expliquer pourquoi les sifflets d'autres fois ont eu lieu excepté par cabale

pour moi c'est une fort belle chose que je suis heureux d'avoir vu

à bientôt

ton ami bien sincère

Dalou »

Années 1888-1889-1890-1891 : 8 lettres, et Années 1882-1894-1896 : 4 lettres.

41. Enveloppe adressée à « Monsieur/ E. Cornaglia/ au Théâtre de l'Odéon », tampon de la poste datant du 1^{er} janvier 1888.

« 1^{er} janvier 1888.

Cher ami, ma femme et ma fille me chargent de leurs compliments pour toi avec leurs meilleurs remerciements. tu dois comprendre si je me joins a elles et si je profite de l'occasion pour te faire mes souhaits les plus sincères et te réitérer l'assurance de ma vive et profonde amitié, depuis longtemps j'eu du t'écrire et ne l'ai pas fait par négligence, sois indulgent et envers moi je suis d'une paresse a écrire ! J'espère que nous nous verrons bientôt, si parfois tu disposais d'un instant viens au Bd Garibaldi c'est là, par ce froid, que je travaille maintenant. Du reste d'ici une quinzaine je tapperai ton directeur, que j'ai vu ces jours derniers et j'irai t'applaudir et te serrer la main.

a bientôt.

ton vieil ami

Dalou »

42. Lettre du 14 mai 1888.

« 14 mai 88.

22. avenue du Maine

Cher ami,
tâchons donc de dîner ensemble pendant que tu jouis d'un peu de liberté, cela ferait grand plaisir a ma femme et a moi, quel jour pourrais tu venir ?

ton ami

Dalou »

43. Lettre du 25 juin 1888.

« Cher ami

excuses moi de te prier de remettre a un peu plus tard le dîner projeté pour demain, je vois que, par suite sans doute de ce temps accablant, ma femme est très fatiguée, je craindrais pour elle un surcroît d'indisposition

nous retrouverons si tu le veux bien pareille occasion de passer ensemble une bonne soirée.

Viens tout de même a l'atelier tu m'y trouveras, ou si cela te dérange prends un autre jour et apporte alors ton buste rue Monttessuy, n'importe quand.

ton vieil ami Dalou

25 juin 88

18^{bis} Impasse du Maine »

44. Lettre du 22 octobre 1888.

« 22. X^{bre} 88

18^{bis} Impasse du Maine

Cher ami, tu dois bien t'impacienter après ton buste ! il est prêt, viens, si tu veux, le prendre mardi ou lundi après midi, puisque tu ne veux pas qu'on te le porte, en même temps je te remettrai ce que tu m'as si amicalement prêté.

Bien a toi.
Dalou »

45. Lettre du 21 novembre 1889.

« 21. 9^{bre} 1889
18^{bis} Impasse du Maine

Cher ami,
Voici bien longtemps que je ne t'ai vu, si tu ne jouais je te croirais malade. peut on aller t'applaudir un de ces soirs ? il y a si longtemps que nous n'avons vu le second théâtre français ! et nous ne connaissions pas Benoiton.

toutes nos amitiés

Dalou »

46. Lettre du 10 décembre 1889.

« 10 X^{bre} 89
18^{bis} Impasse du Maine

Cher ami
un de mes hommes meurt d'envie de voir Benoiton, est-il encore temps ? si oui est [ce] que tu puisses lui envoyer ici, deux places, au moins s'il en meurt, ce sera de joie, c'est toujours ça.

mille amitiés

Dalou »

47. Lettre du 6 juillet 1890.

« 6 juillet 90

Cher ami
nous nous sommes quittés hier soir si brusquement par suite de la visite qui m'est venue que, je n'ai pu te remercier du nouveau service que tu viens de me rendre. je ne voudrais pas que tu me crois oublieux et je t'envoie avec une bien amicale poignée de mains mes plus reconnaissants souvenirs.

a toi bien sincerement

Dalou »

48. Lettre du 31 décembre 1891.

« 31 X^{bre} 91
18^{bis} Impasse du Maine.

Bien cher ami
comment te remercier ?
ma femme m'en prie cependant en même temps qu'elle t'envoie ses souvenirs affectueux, moi je t'embrasse de tout cœur et t'adresse mes souhaits les meilleurs pour 1892.

ton viel ami

Dalou

Excuses moi mais j'ai oublié ton adresse. »

49. Enveloppe adressée à « Monsieur/ E. Cornaglia/ au Théâtre de l'Odéon », tampon de la poste datant du 1^{er} janvier 1892.

22. avenue du Maine

Bien cher ami,

ce matin j'ai reçu de toi une lettre dont j'ai été extrêmement touché ; ce soir ma femme a reçu de chez Boissier des bonbons, que je suppose envoyés par toi, ma femme et moi nous tenons a t'en remercier bien sincèrement, et a t'adresser a notre tour nos bons souhaits pour la nouvelle année, bons souhaits qui s'adressent également a ta femme dont la santé je l'espère ne tardera pas a se remettre complètement.

Je vais de mieux en mieux, mais fort lentement, et par ces mauvais temps aller mieux, c'est beaucoup, aussi j'espère que les beaux jours me rétabliront tout a fait.

A bientôt donc cher ami, reçois nos vives amitiés pour ta femme et pour toi.

Dalou »

50. Lettre du 21 juillet 1894.

« 21 juillet 94. Grenonvilliers
Rambouillet
Seine et Oise

Cher ami,

voici déjà bien longtemps que tu m'as écrit et j'en suis encore a te répondre ; tu m'excuseras, j'en suis convaincu, car tu es plein d'indulgence pour tes amis, il n'en est pas moins vrai que je suis d'une négligence bien coupable je le sens.

A vrai dire ce n'est que depuis huit jours que nous sommes ici, ayant été assez longs a nous décider, surtout moi, aujourd'hui cependant je ne regrette pas d'être ou nous sommes ; les environs sont pittoresques, entremêlés de plaines et de bois qui alternent, puis nous avons un jardin assez grand et que je m'exerce a piocher quand le temps le permet, ce qui est plutôt rare. Ta lettre m'a fait, tu n'en doute pas, le plus grand plaisir, et j'ai pensé exactement comme toi sur l'assassinat de notre malheureux président Carnot. Comme le fanatisme est stupide ! quel qu'il soit d'ailleurs, Politique, religieux, artistique ou amoureux, il en est de même de tous, tous nous font commettre des actes ou la démence le dispute a l'odieux et au criminel. C'est vraiment affreux et l'on devrait bien s'en garder, mais comment faire ? l'homme a des passions si stupides qui, cependant, quand il est sous leur influence, lui paraissent très justes et raisonnables.

Ma santé, toujours la même, n'est pas plus mauvaise en somme ; quelques ennuis, malaises, faiblesse générale, voila le bilan.

Nous avons beaucoup de vent et de pluie, il doit en être de même du coté ou vous êtes, je ne t'apprends donc rien.

Faute d'avoir eu ta lettre, je t'adresse celle-ci a Paris, je pense qu'elle te parviendra quand même.

fais je te prie toutes mes amitiés a ta femme, en en prenant la moitié pour toi, et crois moi bien affectueusement a toi.

Dalou »

51. Lettre d'août 1894.

« août 94
Grenonvilliers
Rambouillet
S et O

Cher ami,

j'ai appris par mon ouvrier que tu étais venu ces derniers temps, prendre de mes nouvelles, j'en ai été très vivement touché, n'est ce pas bien naturel ?

notre amitié date déjà de bien loin et les circonstances qui, longtemps nous ont séparés, n'ont cependant pu l'affaiblir.

Malgré un temps affreux qui ne rappelle en rien l'été, je t'avouerais que je me plais beaucoup où nous sommes, et que je n'ai nulle envie de retourner à Paris ni même de le voir ; je dirai plus : c'est avec regret que j'envisage le moment où il me faudra quitter la campagne pour reprendre la chaîne que nous sommes tous obligés de traîner, hélas ! entendre le brouhaha de la capitale, les potins du métier, revoir les grimaçantes affiches de cafés concerts, retrouver l'air empesté, la vie factice et surmené que l'on subit et qui vous saoule.

J'en passe, et des pires !

D'après ce qui précède tu dois comprendre, cher ami, que je ne m'ennuie pas ici, certes si le temps était meilleur si les nuages laissaient un peu plus souvent voir le soleil ça ne gênerait rien, mais il faut savoir se contenter.

Nous sommes d'ailleurs dans un pays charmant, je ne sais si tu le connais, de quelque côté qu'on se promène les sites sont aussi variés que possible et toujours admirables. Nous habitons un village à 900 mètres de Rambouillet, comme tu vois ça n'est pas très éloigné, sitôt que quelque chose vous manque vous pouvez facilement vous le procurer ; nous sommes seuls locataires de la maison, ce qui ne manque pas de charme, pas de voisins immédiats, pas de concierge !! c'est l'idéal.

Cette lettre pourrait porter deux dates car je reprends cette page plusieurs jours après ce que tu viens de lire. Les beaux jours sont revenus enfin ! avant mon départ je pouvais faire un peu de peinture mais une fois devant la nature si belle j'ai compris toute mon impuissance et me suis abstenu ; j'observe et j'apprends tout naturellement. j'ai fait venir un peu de terre glaise et je tâche de fixer quelques souvenirs qui j'espère me serviront.

Et toi cher ami que fais tu ? parles moi de toi, l'Odéon va sans doute bientôt ouvrir ses portes es tu content, va tu toujours aussi bien ? ma santé se maintient assez bien.

fais toutes mes amitiés à ta femme et crois moi ton bien affectionné

Dalou »

52. Lettre du 30 juin 1896.

« 29 route de S^t
germain

Neauphle le Château
S et O
30 juin 96

Cher ami,

voilà la saison théâtrale terminée pour toi et, tu vas sans doute en profiter pour te reposer un peu de tes succès, la campagne est en ce moment admirable, fais comme moi, jouis en le plus que tu pourras.

J'ai eu quelques inquiétudes quand j'ai appris que la direction changeait, mais, si la nouvelle est vraie toutefois, je suis rassuré, car j'ai vu dans un journal que tu étais réengagé par Ginisty et Antoine ; tu seras bien gentil de me dire si cela est, et si tu es content, car il y a un siècle que je n'ai eu le plaisir de te serrer la main et d'avoir de tes nouvelles autrement que par les journaux, dont il faut toujours douter.

Notre santé à tous est assez bonne, j'espère qu'il en est de même chez toi. Accepte je te prie mes plus sincères amitiés pour toi et pour ta femme

Dalou »

53. Lettre d'E. Jacques et non de Dalou.

« Lille le 15 février 1882

Mon pauvre ami
acceptes de ton vieux camarade toutes les consolations possibles – je suis bien affecté du malheur qui vient de te frapper ; toi, et ta pauvre chère sœur. C'est un terrible moment a passer, et je vous plains du plus profond de mon cœur.

Consoles bien cette pauvre sœur.

Je vous embrasse.

Ton viel ami.

E. Jacques »